MADAME DE CHAUMONT, OU LES SOIRÉES DES ALPES; PAR...



57.



MADAME
DE CHAUMONT.

MADAME DE CHAUMONT,

OU

LES SOIRÉES DES ALPES;

PAR l'Auteur des Matinées du Hameau.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ DUJARDIN, Libraire, rue de la Harpe, N°. 81.

1807.

LES SOIRÉES DES ALPES.

CINQUIÈME SOIRÉE.

ALBERTINE.

JE vous assure, maman, que rien n'est plus vrai; j'ai tout entendu, il aime Séraphine, et il doit vous la demander en mariage quand il sera rentré dans ses droits.

LA MARQUISE.

Et tu ne sais pas ce qu'il est?

ALBERTINE.

Non. Tout ce qu'il a dit à M. Domandi, c'est qu'il était d'une maison qui valait au moins la nôtre.

LA MARQUISE.

Ainsi, tout ce que tu as appris se borne à savoir que M. Archem est gentilhomme, qu'il aime ta sœur, que ta sœur ne l'aime point : voilà réellement une découverte bien intéressante, et qui valait bien la peine de faire le rôle d'espion!

ALBERTINE.

Maman, je n'avais nulle volonté d'épier les discours de M. Archem.

LA MARQUISE.

Et pourquoi n'avoir pas fait connaître à ces messieurs que vous étiez là ?

ALBERTINE.

Par paresse, je vous jure; j'étais sur ce canapé, je ne voulais ni parler ni remuer.

LA MARQUISE.

Mais vous vouliez bien entendre, mais vous souvenir, mais me répéter ce que vous auriez retenu ?

ALBERTINE.

Maman, vous êtes fâchée, dites-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, je le suis, Albertine; je ne peux le dissimuler, votre conduite m'afflige.

ALBERTINE.

Oh ! ma mère, que je suis malheureuse ! Je n'avais crû faire qu'une chose utile à ma sœur, en vous instruisant de ce que j'avais su par l'effet du hasard.

LA MARQUISE.

Dites par l'abus de la confiance ;

c'est dans le cabinet même de M. Domandi, que vous surprenez un secret qui lui est confié, et qui sûrement ne vous l'aurait pas été. Quel usage en faites-vous, de venir me l'apprendre, à moi qui dois forcer M. Archem à se déclarer bien avant le temps où il le pourrait pour que son dessein pût réussir ?

ALBERTINE.

Daignez oublier, maman, que je vous en ai parlé.

LA MARQUISE.

Cela ne se peut pas, ma fille; je manquerais aux devoirs d'une mère, si je laissais auprès de ma fille un homme qui l'aime, fait le projet de l'épouser, et n'ose m'en faire part. Il faut que M. Archem ait la bonté de rester à l'hospice, et qu'il ne

revoie plus Séraphine avant notre départ.

ALBERTINE.

Que je me veux de mal d'avoir écouté, et de vous avoir dit!.... Ce bon M. Archem, qu'il va être malheureux!

LA MARQUISE.

Il ne le sera pas, s'il a les moyens de prouver que sa recherche nous honore; il profitera du premier moment où les neiges lui permettront de traverser les Alpes pour se rendre à Turin, et il demandera votre sœur en mariage.

ALBERTINE.

Et si mon père le refuse?

LA MARQUISE.

Il y a bien à le présumer.

ALBERTINE.

Alors que deviendra ce digne M. Archem ? il est sans fortune.

LA MARQUISE.

J'en suis fâchée, il ne fallait pas l'écouter, et encore moins m'en rendre compte.

ALBERTINE.

Que je m'en veux de ma légèreté!

LA MARQUISE.

Vous devez encore plus vous en vouloir du motif; car, ne vous le dissimulez pas à vous-même, une sorte de malignité a dicté cette révélation.

ALBERTINE.

Pouvez-vous l'imaginer, ma mère?

LA MARQUISE.

Je fais plus, je vais vous le prou-

ver. Si c'eût été intérêt pour votre sœur, vous eussiez été affligée d'être forcée de me faire part de cette douloureuse découverte; c'eût été avec la plus grande précaution que vous m'eussiez instruite de l'attachement de M. Archem pour Séraphine: mais au contraire, dès hier, des sarcasmes contre votre instituteur, et même contre votre sœur, ont annoncé cette confidence, que vous vous promettiez de me faire. Croyez-vous de bonne foi, Albertine, que je l'avais oubliée? et cependant vous en ai-je reparlé? ai-je même cherché à être seule avec vous? Cependant je lisais dans vos yeux l'impatience que vous aviez de me rendre dépositaire de quelqu'important secret, ou que du moins vous croyiez tel. Enfin, après

avoir, sous différens prétextes, éloigné Églé, Caliste et votre pauvre Séraphine, vous accourez à moi, la joie brille dans tout votre être ; vous êtes si pressée de parler, que vous ne me laissez pas le temps de m'asseoir ; vous êtes enchantée de votre éloquence, vous riez à chaque mot que vous dites.

ALBERTINE, *se cachant dans le sein de sa mère.*

Ah ! que je suis coupable ! mais je vous jure, maman, que si je suis forcée de convenir que j'ai eu la cruauté de me réjouir aux dépens d'un homme dont je n'ai jamais reçu que des marques d'amitié, j'étais loin d'imaginer que cela aurait des suites aussi douloureuses ; et vous me ferez, ma chère maman,

un chagrin que je ne puis vous exprimer, si vous mettez quelque suite à cette imprudente confidence.

LA MARQUISE.

Et que voulez-vous que je fasse?

ALBERTINE.

Vous expliquer avec M. Archem, qui vous dira ce que je ne sais point, mais qui rend peut-être facile son mariage avec ma sœur. Il est bien certain qu'elle ne sait rien des projets de notre bon maître, dont les vertus doivent vous répondre de la prudence.

LA MARQUISE.

Eh! comment puis-je lui parler la première d'un projet que lui-même paraît desirer que j'ignore?

ALBERTINE.

Ah! si vous me le permettiez, ma-

man, je trouverais bien le moyen de réparer ma faute; j'en ferais l'aveu à mon cher instituteur, et alors sachant que vous êtes instruite, il ne manquera pas de vous expliquer les moyens qu'il aura un jour pour obtenir Séraphine.

LA MARQUISE.

Eh bien, je consens à vous donner le moyen de réparer votre indiscrétion. M. Archem va venir vous donner votre leçon d'histoire; je vais passer dans ce cabinet, dont la porte restera ouverte : vous lui apprendrez vos torts envers lui, et il sera alors à même de s'expliquer avec moi.

ALBERTINE, *embrassant sa mère.*

Ah! que ne vous dois-je pas, ma mère! je sens que je serai bien

humiliée devant M. Archem, en lui disant à quel point j'ai été curieuse et indiscrète ; mais si cet aveu lui sert à être heureux, en faisant le bonheur de Séraphine, je ne compterai pour rien le mal que j'aurai souffert, en convenant de ma faute.

LA MARQUISE.

On mérite ainsi, mon enfant, qu'elle soit pardonnée. Mais j'entends ton maître ; songe, pour ajouter à ta bonne résolution, qu'il y a plus de mérite à réparer une faute, qu'à n'en point faire.

M. Archem, d'après les plaisanteries d'Albertine, avait eu les plus vives inquiétudes : il voyait son secret dévoilé, il se peignait madame de Chaumont offensée de sa témérité, puisqu'elle ignorait qui il

était, mais sur-tout il redoutait la froideur de Séraphine, et l'insultante gaîté de sa jeune sœur : il n'espérait quelque pitié que d'Églé et de Caliste; cependant il fallait revoir ces dames. Si les neiges ne l'eussent pas arrêté, il serait sorti de l'hospice dès la pointe du jour, pour n'y pas revenir. Mais comment ne plus revoir Séraphine, sa respectable mère, ses sœurs, qui toutes lui étaient chères ! M. Domandi le blâmait d'avoir gardé le secret avec la marquise; il le pressait de lui apprendre la position de son cœur; il soutenait même que l'honneur l'obligeait à ne pas laisser ignorer ses projets. Mais Archem ne s'en sentait pas le courage, et lorsqu'il vint dans l'appartement de madame de Chaumont, il tremblait de la

trouver instruite; et à l'instant où il ouvrit la porte, il pensa retourner s'enfermer dans sa cellule. Mais ce fut bien pis lorsqu'il vit Albertine seule, assise près d'une table, la tête appuyée dans ses mains; il pensa qu'elle cherchait à lui cacher une maligne gaîté, et que sûrement elle venait de parler de lui; mais lorsqu'en s'approchant il la vit se lever avec une extrême modestie, essuyer quelques larmes qui s'échappaient de ses yeux, il fut d'une extrême surprise, et plus encore quand elle s'exprima ainsi:

ALBERTINE.

Je crois, monsieur, à toute la générosité de votre ame; je crois que vous êtes capable de pardonner, et c'est dans cette confiance que j'implore votre indulgence.

ARCHEM.

Est-ce bien la folâtre Albertine qui me parle ainsi ? Quelle faute avez-vous faite, mademoiselle, que j'aie le droit de vous reprocher, et encore plus de vous pardonner ?

ALBERTINE.

Une bien grave, monsieur, une qui peut influer sur votre existence, dont je n'avais pas, il est vrai, senti toute la conséquence ; enfin, vous pourriez m'éviter l'extrême chagrin de vous l'avouer : il vous serait peut-être possible de la deviner.

ARCHEM.

Je ne me permettrais pas.

ALBERTINE.

Eh bien, il faut donc vous dire que je ne dormais pas, lorsque vous vîntes hier dans la bibliothèque.

ARCHEM.

Et vous avez entendu l'imprudent aveu!

ALBERTINE.

En entier; mais ce qui est digne des plus vifs reproches, j'en ai fait part....

ARCHEM, *avec indignation.*

A votre sœur !....

ALBERTINE.

Le ciel m'en préserve!

ARCHEM.

Je respire.

ALBERTINE.

Mais ma mère le sait.

ARCHEM.

Ah! dussé-je encourir toute la colère de madame la marquise de Chaumont, dès que vous n'avez

point troublé la douce sécurité de l'innocence, je vous le pardonne de tout mon cœur; et, puisque vous avez instruit madame votre mère de la témérité de mes vœux, je dois lui expliquer ce qui les autorise.

ALBERTINE.

Vous me pardonnez donc ?

ARCHEM.

Du plus profond de mon cœur, si vous me promettez de ne jamais rien dire à Séraphine, qui lui fasse croire que je l'aime. C'est de vos respectables parens que je veux l'obtenir : malheur à celui qui oserait abuser de la bienveillance d'une jeune personne, pour obtenir son consentement pour une union qui contrarierait les auteurs de ses jours ! Mais, dites-moi où est madame de

Chaumont ; je brûle de lui dire que je suis.....

ALBERTINE, *le prenant par la main.*

Vous n'irez pas loin la chercher. M. Archem suivit Albertine dans le cabinet de sa mère. La marquise fit signe à sa fille de la laisser. Albertine, qui était vraiment guérie de sa curiosité, par le mal qu'elle avait pu causer au bon M. Archem, sortit sans hésiter. Madame de Chaumont et le sage instituteur restèrent enfermés plus de deux heures. Albertine attendait avec la plus vive impatience la suite de cette conversation ; mais elle ne put rien en pénétrer. M. Archem ne parut ni affligé, ni heureux ; madame la marquise de Chaumont le traita avec les mêmes égards ; enfin, toute la jour-

née se passa comme celles qui l'avaient précédée. Albertine voulut prouver à sa mère qu'elle méritait l'oubli de sa faute, par l'attention qu'elle eut de ne pas dire un seul mot qui pût faire connaître la partie du secret qu'elle avait surpris, et en ne faisant rien pour savoir celle qu'elle ignorait. Madame de Chaumont augura bien de ce changement, et lui témoigna par ses caresses, qu'elle lui savait gré des soins qu'elle prenait pour vaincre sa curiosité et son indiscrétion. Cependant mes jeunes lectrices trouveront peut-être que j'en mets aussi beaucoup, en ne leur racontant pas la conversation de la mère d'Albertine et de son instituteur ; mais je les prie de prendre patience, elles en seront instruites. Mais quand

elles le sauraient, de quoi cela leur servirait-il? Ne faut-il pas, avant tout, le consentement de M. le marquis de Chaumont? et comment pourrions-nous l'avoir? les neiges tombent plus que jamais; il faut attendre, et voyons seulement ce qui pourra occuper la soirée des voyageurs.

Séraphine, suivant le rang de la naissance, aurait dû raconter une nouvelle, celle d'Églé étant finie; mais elle dit qu'elle n'a pas encore achevé le récit qu'elle doit faire, et qu'elle prie que quelqu'un la remplace pour deux ou trois soirées. Caliste s'excuse sur la tristesse des événemens qu'elle aurait à rapporter, et qu'il faut mieux laisser dans l'oubli. Ils n'y resteront pas, lui dit la marquise; mais peut-être vaut-il

mieux qu'ils terminent nos nouvelles. Et toi, Albertine? — Ah! ma mère ! dispensez-moi de parler aujourd'hui ! vous savez que j'ai beaucoup souffert.

LA MARQUISE.

Ce sera donc à vous, monsieur Archem ; vous nous lirez vos observations sur les montagnes.

ARCHEM.

Elles ne sont pas encore mises en ordre.

LA MARQUISE.

Mais il me vient une idée : vous m'avez parlé d'un manuscrit que vous tenez de madame votre mère, et il me semble que si vous vouliez bien nous en faire la lecture, cela remplirait agréablement la soirée. D'après ce que vous m'en avez dit,

il est rempli d'événemens. M. Archem, empressé de faire ce qui pouvait être agréable à madame la marquise de Chaumont, alla chercher le manuscrit ; et Albertine se dit involontairement : Je saurai donc qui est M. Archem, puisqu'il va nous lire l'histoire de sa mère. Séraphine n'y mettait pas plus d'empressement qu'Églé et Caliste ; et toutes trois aimant leur maître, étaient fort aises de savoir ce qui l'intéressait. M. Domandi, qui connaissait le fond de ces événemens, se faisait un plaisir d'en entendre les détails. Ainsi, le manuscrit était attendu avec plaisir ; et quand M. Archem rentra dans la bibliothèque, il trouva tout le monde disposé à l'écouter, et lut ce qui suit :

Histoire de Mizra Albisem.

Les jours du bonheur sont semblables à ces feux qui paraissent dans les sombres nuits de l'automne ; à peine les objets qui nous environnent en sont éclairés, qu'ils en deviennent plus sombres ; il semble de même que nous ressentons plus vivement les malheurs qui nous accablent, quand une lueur de bonheur s'est fait apercevoir : de même, ma vie n'a été qu'un tissu d'infortunes ; et si quelques beaux jours m'ont été accordés, je n'en ai jamais goûté la douceur sans qu'elle ne fût mêlée de quelque amertume, si ce n'était pas de chagrins cuisans.

Mes ancêtres habitaient ces belles contrées qui furent si long-temps les seules où les lumières de l'esprit

humain eussent fixé leur demeure. Le palais de mon aïeul, qui se nommait Jiovenzy Albisem, était construit sur les ruines d'un amphithéâtre d'Athènes ; et si la langue qu'il parlait n'était pas celle d'Homère, elle en conservait encore le génie et la douceur. Sa femme, qui se nommait Mizra, était belle et aimable, comme le sont presque toutes ses compatriotes. Si on ne retrouve plus dans les Grecs des Socrate, des Platon, des Aristide, et même des Alcibiade, on y trouve encore des modèles de la Vénus de Médicis; et mon aïeule l'eût emporté sur les Graces : aussi Jiovenzy l'aima de l'amour le plus tendre. Il n'eut qu'un fils, qui, après avoir voyagé dans le Levant, et avoir pris à Smyrne des connaissances certaines des forces

de l'Empire Ottoman, crut qu'il lui serait possible de ressaisir une partie de la puissance qu'avaient eue ses ancêtres, qui étaient descendans des anciens ducs. Il pensa que ne pouvant de lui-même attaquer une puissance aussi redoutable, il pourrait obtenir des secours de la Russie. Il se rendit à la cour de Pierre-le-Grand. Là, il trouva un pays à peine sorti de la barbarie, et l'empereur trop occupé de la civilisation de ses sujets, pour penser à en acquérir de nouveaux. Catherine n'était pas encore sur le trône. Désespérant donc d'obtenir les secours qu'il demandait, il passa en Pologne. Là, son cœur fut soumis par la belle Oleiska, fille unique de Jean Nepomucène Oleisky, magnat et possesseur de grandes terres dans les

les environs de Varsovie. Mais la différence de religion devint un obstacle à l'accomplissement de leurs vœux. Mon père suivait le rit grec, et Oléïska était catholique. Mais que ne peut l'amour ! Oléïska obtint de ses parens la permission d'épouser *Jiovenzy*, avec promesse qu'elle conserverait sa religion. Je fus le seul fruit de leur hymen. Mon père voulut que je prisse le nom de Mizra, que portait mon aïeule. Heureuse si mes parens étaient restés dans la patrie de ma mère ! mais mon père voulait revoir encore les auteurs de ses jours, et peu de mois après ma naissance, ma mère suivit son époux en Grèce, malgré les larmes et les supplications de madame Oléïska, qui, sachant bien qu'il y avait des troubles dans la Livadie,

craignait que sa fille n'en fût victime. Rien ne put détourner ma mère de suivre son époux. Le voyage, à ce que j'ai su depuis, fut très-heureux ; et nous étions arrivés sur le bord du lac d'Eugia (1), lorsque tout-à-coup nous fûmes entourés par une troupe de janissaires, qui voulaient que mon père se rendît prisonnier ; mais lui, préférant la mort à l'esclavage, se battit en désespéré, et tomba sous les coups de ces barbares, qui s'emparèrent aussitôt de ma mère et de moi, et nous conduisirent dans un fort de la ville, jusqu'à ce que l'on sût de sa Hautesse ce qu'il ordonnerait de nous. Ma mère, inconsolable de la mort de mon père, ne s'était pas informée quelle

---

(1) Sur lequel Athènes est construite.

raison on avait eue de nous arrêter. Cependant, quand les pointes de la douleur devinrent moins aiguës, le desir de la liberté se fit sentir au cœur d'Oléïska. Pour la recouvrer, il fallait savoir la cause de notre emprisonnement. L'aga qui commandait notre garde, était un jeune Turc, nommé Madmet, dont la mère était Grecque, et qui parlait et entendait assez bien notre langue. Ce fut à lui que ma mère s'adressa. Il lui apprit qu'Alexandre Archem, descendant de Georges Castriot, fils de Jean, prince d'Epire, qui vivait dans le quinzième siècle, las de l'obscurité où il languissait, avait réuni un parti assez considérable, avec lequel il était entré en Livadie, et était venu faire des courses jusque sous les murs

d'Athènes ; qu'on avait donné les ordres les plus sévères pour arrêter tous les courriers ; que l'on en avait arrêté un, avant que Jiovenzy Albisem entrât dans la Livadie, portant des dépêches signées de lui, et adressées au prince Archem. Quoiqu'elles fussent en chiffres, il n'avait pas été difficile d'apprendre que Jiovenzy venait rejoindre le prince. Dieux ! est-il possible, s'écria ma mère, que mon époux ne m'eût pas instruite de ces funestes projets ! Pourquoi m'arracher au paisible séjour de ma naissance, pour venir ici chercher des dangers inutiles ? Mais enfin, n'est-ce donc pas assez qu'il ait péri victime de cette funeste entreprise, et faut-il que sa femme et sa fille soient condamnées à vivre dans les fers ? — Je crains

bien, madame, que telle soit la volonté de la sublime Porte. Voilà six mois que vous êtes dans ce fort; le pacha en a instruit le grand-visir, et il n'a fait aucune réponse. — Mais ne pourrais-je pas écrire au pacha? — Vous le pouvez, répondit l'aga, et même je me charge de porter la lettre: mais j'y mets une condition; c'est que, si je puis obtenir du pacha qu'il vous rende la liberté, vous m'épouserez. Ma mère fut frappée de ces mots comme d'un coup de foudre. Elle avait pu épouser un chrétien grec; mais s'unir à un mahométan, à un enfant de tribut, elle qui comptait parmi ses ancêtres les plus grands seigneurs de Pologne! Cependant elle n'osa refuser brusquement cette proposition. Le dirai-je? ma mère s'en-

nuyait à mourir en prison ; elle se contenta donc de dire à l'aga : Toutes promesses que je vous ferais, étant dans les fers, pour vous demander la liberté, n'auraient aucune valeur, car elles seraient en quelque sorte forcées ; mais rendez-moi libre, et comptez sur ma reconnaissance. L'amour se flatte aisément : l'aga trouva que ces mots étaient une promesse, et peut-être ma mère y avait-elle mis moins de prudence qu'elle n'aurait dû ; mais elle était jeune, belle ; elle était loin de sa famille ; elle brûlait de retourner dans sa patrie ; et elle se flattait qu'une fois sortie de prison, elle pourrait retourner à Varsovie. Cependant elle écrivit au pacha ; l'aga se chargea de sa lettre, et néanmoins plus de deux ans se pas-

sèrent sans qu'il y eût aucun changement dans notre position. L'aga disait toujours à ma mère, qu'il ne pouvait obtenir de réponse; mais il lui disait aussi qu'il l'adorait. Ma mère ne put se défendre d'être sensible aux soins de cet homme, dont les mœurs étaient aussi douces, que sa passion pour elle était brûlante. Cependant Oléïska ne pouvait se déterminer à l'épouser, sur-tout à cause de sa religion. Enfin, elle lui dit un jour : Madmet, il est impossible que je ne sois pas reconnaissante de votre constante tendresse; mais comment me résoudre à partager le sort de celui dont les préjugés religieux le rendent tellement notre ennemi, que tout le monde sait que lorsque vous passez à Smyrne, devant une de nos églises, vous di-

tes entre vous : Bon, les voilà réunis dans le séjour de la perdition! plus ils feront de prières, plus leur damnation est assurée. Et vous voulez, Madmet, que je consente à être la femme d'un homme qui se ferait une joie de penser que je serais malheureuse éternellement ! Non, c'est impossible ! L'aga lui soutenait, au contraire, que dans le paradis du prophète il ne pourrait être heureux sans elle; et il sollicitait toujours très-vivement notre liberté. Enfin, le pacha s'occupa de nous, et fit proposer à Archem de lui rendre les prisonniers que l'on avait faits sur son parti, s'il voulait évacuer entièrement la Grèce, où il se fortifiait de jour en jour. Le prince feignit de consentir à ce que lui proposait la Porte : on signa un traité. Archem

fit retirer ses troupes dans la Dalmatie, en demandant l'exécution du traité. Le pacha alors donna l'ordre à l'aga Madmet de conduire tous les prisonniers grecs à l'avant-garde de l'armée du prince, dont l'intention était bien de rentrer en Grèce, dès qu'il aurait mis en sûreté les infortunés dont on avait rompu les fers, par l'effroi que les armes d'Archem causaient à la Porte.

Qu'on imagine la douleur de l'aga, lorsqu'il sut qu'il allait perdre sans retour l'objet de ses plus chères affections! Il eut bien de la peine à en instruire ma mère: il craignait de voir dans ses yeux la joie que devait lui causer une semblable nouvelle, car il ignorait combien il lui était cher; et j'ai su depuis, par Phazoé, cette esclave qui

ne m'a jamais quittée, que ma mère, loin de ressentir les charmes de la liberté, ne fut frappée que de l'idée qu'elle ne reverrait plus son cher Madmet. Elle ne le cacha pas à Phazoé, et elle lui dit qu'il ne tiendrait pas à elle de l'engager à abjurer la religion de Mahomet, et à prendre parti dans les troupes d'Archem : non, dit-elle, que je puisse me déterminer à donner pour père à ma Mizra, un homme dont la naissance est inconnue ; mais je ne puis oublier les soins qu'il s'est donnés pour adoucir l'horreur de notre situation. Et comment lui marquer notre reconnaissance d'une manière plus grande, qu'en ouvrant pour lui les portes d'une éternité de bonheur ! Ainsi, me disait Phazoé, votre malheureuse mère se

dissimulait à elle-même des senti-mens que je n'avais pas vu naître sans le plus grand chagrin.

Cependant Madmet, consolé par Oléïska, s'occupa des préparatifs du voyage : il se fit à petites journées, car nous avions des vieillards, des enfans et des malades. Pour moi, j'étais au comble de la joie; je n'avais rien vu, depuis l'âge de six mois, que les murs de la tour où nous étions renfermés. Je n'avais aperçu le soleil qu'au travers du grillage, qui laissait à peine percer ses rayons jusqu'à nous. Le spectacle ravissant des eaux du golfe, les arbres, les édifices, les réunions des différens habitans de ces contrées, les troupeaux qui couvraient les collines; tout était nouveau pour moi, tout me faisait ré-

péter à chaque instant, à ce que m'a dit Phazoé : O ma mère ! qu'il vaut bien mieux être dans la campagne, qu'enfermé dans cette vilaine tour ! Ma mère, pourquoi y êtes-vous donc restée si long-temps ? Et l'aga, enchanté de ma joie enfantine, me prenait dans ses bras et faisait remarquer à ma mère que les roses de la santé venaient colorer mes joues, qu'une pâleur mortelle avait couvertes depuis l'instant de notre captivité. C'était à moi qu'il adressait les témoignages de tendresse qu'il n'osait donner à ma mère. Celle-ci, toujours occupée de son projet, parlait sans cesse à Madmet du bonheur d'échapper au despotisme ottoman, pour être le camarade, le frère d'armes de son général. Puis elle lui parlait des vérités

chrétiennes, qui, dans sa bouche, le persuadaient chaque jour davantage. Enfin, lorsqu'on fut arrivé aux frontières, et qu'il fut question de se séparer, l'aga, qui se sentait mourir en perdant l'espoir de revoir Oléïska, lui dit en poussant son cheval vers le camp d'Archem : Je suis chrétien, et le serviteur d'Oléïska. Les hommes qu'il commandait, l'entendant abjurer la religion du prophète, voulurent le rejoindre pour l'enlever et le reconduire à Athènes ; mais l'avant-garde du prince Archem tomba sur eux, et les mit en fuite. Leur retraite se fit avec tant de précipitation et de désordre, qu'ils périrent presque tous; et ceux qui revinrent, apprirent au bacha la désertion de Madmet, qui fut reçu avec de grands honneurs

dans le camp des chrétiens. Il était, par sa mère, allié du prince, qui témoignait une grande reconnaissance à ma mère, d'avoir arraché ce jeune homme aux erreurs des musulmans. Mais si le zèle de la religion le rendait sensible à la conversion de Madmet, l'amour lui montra Oléïska parée de tous ses dons; et libre depuis six mois par la mort de sa femme, il pensa qu'il ne pouvait la remplacer plus dignement que par la belle captive. Mais comment se flatter qu'elle écoutera les vœux d'un homme de plus de soixante années, dont la plupart s'étaient écoulées à la tête des armées! la fatigue, les dangers, avaient sillonné son front, que ses cheveux blancs ombrageaient. C'était les seuls outrages qu'il eût

reçus du temps, car il possédait encore toutes les qualités de la force de l'âge; et malheur à celui qui eût cru pouvoir lui disputer impunément la palme de la victoire, ou les myrtes de l'amour! Trop délicat pour ne pas laisser à Oléïska le temps de se remettre des fatigues d'une longue route, il ne parut la voir qu'avec l'intérêt d'un père : il s'empressa de la faire jouir de tous les agrémens dont elle avait été privée pendant sa longue captivité. Son camp était assis sur les bords de la mer Adriatique, dans le pays le plus florissant. Il tirait de Venise tout ce que le luxe pouvait inventer, et même des modes françaises; et Oléïska trouvait chaque jour sur sa toilette tout ce qui pouvait ajouter aux graces qu'elle avait reçues de

la nature. Cependant elle regrettait la tour du fort d'Athènes, où elle voyait chaque jour Madmet apporter à ses pieds l'hommage du plus respectueux amour. Maintenant observée, entourée par des gens indifférens, elle ne peut le voir qu'en présence de témoins, qu'elle redoute sans en deviner la cause. Cependant, Madmet privé du bien suprême, celui de parler de son amour à l'objet de la plus vive tendresse, voulait au moins lui prouver qu'elle disposait entièrement de lui, en se livrant avec tout l'abandon de son être aux instructions des aumôniers d'Archem. Ils furent si touchés de sa docilité, qu'ils déclarèrent, trois mois après son séjour en Dalmatie, qu'il était digne de recevoir le baptême. Oléïska devait

être la marraine, et le prince voulut le nommer avec elle. Il ignorait encore quel tendre intérêt unissait ces deux êtres, qui, sans avoir prononcé le serment de s'aimer toujours, le trouvaient écrit dans leurs cœurs. Archem environné de gloire, était loin d'imaginer qu'un simple aga eût pu lui enlever un cœur dont il mettait la conquête au-dessus de tout; et il déploya dans la cérémonie toute la magnificence qui lui était naturelle. Jamais fête ne fut plus brillante. Ce fut le patriarche de Constantinople qui reçut Madmet dans le sein de l'église grecque, et qui prononça un discours plein de véritable éloquence. Mais lorsqu'il parla de ceux qui venaient de répondre au ciel des vertus de Madmet, il peignit en traits de feu les grandes

qualités d'Archem, et avec une extrême délicatesse les charmes d'Oléïska, et termina son discours par demander au ciel qu'il daignât réunir par les liens de l'hymen deux créatures aussi parfaites. Rien ne pourra peindre l'étonnement d'Oléïska, rien ne peut donner d'idée de la fureur de Madmet. Il ne supposa pas que le patriarche se fût permis de parler d'un mariage qui n'était point arrêté ; il ne vit donc dans la conduite d'Oléïska, qu'une perfide dissimulation pour l'engager à changer de religion. Son trouble fut tel, qu'il ne put échapper aux regards d'Archem, qui, de ce moment, fut dévoré de la jalousie la plus cruelle. C'était lui qui avait engagé le patriarche à parler de son mariage avec la belle veuve, comme

d'une chose arrêtée. Peu accoutumé aux langueurs de l'amour, il avait pensé que de cette manière il serait dispensé d'exprimer ses sentimens. Il comptait voir la joie briller dans les yeux de l'étrangère : il n'y vit qu'un extrême embarras ; et, comme nous l'avons dit, dans ceux de Madmet tout ce qu'un sentiment trahi peut faire exprimer. Le prince avait un extrême desir que les cérémonies religieuses fussent finies, pour pouvoir s'expliquer avec Oléïska. Enfin ce moment arrive, il reconduit ma mère dans sa tente, et à peine y est-il entré, qu'il ordonne que tout le monde se retire. Oléïska pâlit, s'effraye, et fait signe à Phazoé de rester ; et elle obéit à sa maîtresse. Oléïska tremblante, s'assied sur des carreaux, et engage le prince

à y prendre place. Non, dit-il, l'agitation qui me dévore ne me permet aucun repos; il n'est plus temps, madame, de dissimuler; vous venez d'entendre ce qu'a dit le patriarche; il n'a fait qu'exprimer mon vœu et celui de mon armée : un mot de votre bouche peut confirmer ou détruire mon bonheur; dites-moi, Oléïska, si je puis espérer d'être à vous !

Ma mère, frappée de tous les maux qu'elle avait à craindre, soit qu'elle refusât, soit qu'elle acceptât cet honneur, restait dans un morne silence. Archem, dont les passions avaient toute l'impétuosité de la jeunesse, ne put supporter l'incertitude où Oléïska le laissait. Il répéta d'une voix terrible : Songez, madame, qu'il vous sera impossible

de me tromper ! qu'en vain vous cherchérez des prétextes, qu'il n'en est point dont je ne démêle la fausseté, et que........—Je ne sais, seigneur, qui vous donne le droit de me parler ainsi ; je suis veuve d'un homme dont les ancêtres ne le cèdent point aux vôtres : ceux dont je tiens le jour ont un rang distingué en Pologne; et si nous sommes infortunées, ma fille et moi, c'est parce que mon époux a voulu soutenir votre querelle; et cependant vous voulez me traiter en esclave ! —Non, le ciel m'en préserve ! c'est moi qui suis le vôtre; commandez ici, vous y êtes souveraine; mais ne supposez pas que je veuille supporter la pensée qu'un autre puisse obtenir le don de votre main.—Je ne la donnerai point. La mort n'a pu

rompre les liens qui m'unissaient à Albisem; je serai à lui jusqu'à mon dernier jour, et je jure, par ses mânes, de ne point porter d'autre nom que le sien.—Je me rends garant de ce serment, et songez, madame, à ne pas l'enfreindre.—Il sortit, en lançant à ma mère des regards furieux; et elle resta dans un anéantissement voisin de la mort. Elle en fut tirée par l'arrivée de Madmet. Ce malheureux étranger avait su que le prince était venu dans la tente d'Oléïska; il ne doutait pas que ce ne fût pour décider le jour où il verrait consommer son infortune; mais, ne voulant prolonger plus long-temps son incertitude, il voulait savoir s'il devait vivre ou mourir. L'abattement où il trouva Oléïska le surprit infiniment: il

croyait la trouver fière des hommages du prince; il venait pour l'accabler de reproches, il n'eut que des larmes à essuyer.—Oléïska, ame de ma vie, qui trouble ton repos? Est-il vrai que tu ne partages pas l'amour d'Archem, et que l'infortuné qui t'adore, si tu ne peux consentir à son bonheur, n'aura point le malheur affreux de te voir à un autre?—Que ne puis-je, cher Madmet, vous devoir encore une fois la liberté! les fers que vous avez rompus m'étaient cent fois moins odieux que ceux qu'on veut m'imposer ici; c'est vous dire combien je suis loin de partager les sentimens d'Archem. Madmet, ivre de joie, tombe aux genoux d'Oléïska, l'assure qu'avant que le soleil éclaire les tentes d'Archem, il l'aura sous-

traite à sa tyrannie; et lisant dans les regards de ma mère le prix qu'il doit attendre de cette périlleuse entreprise, il ne veut pas perdre un instant pour la mettre à exécution. Ce soir, à onze heures, je serai ici avec quelques-uns de mes compatriotes sur qui je puis compter comme sur moi-même; j'aurai retenu une barque qui nous conduira à Venise. —Madmet, je me repose entièrement sur vous pour le succès de cette entreprise, et vous devez penser que c'est mon époux que je suivrai.—O ciel! s'écria-t-il, pourrai-je survivre à ma félicité? Et prenant avec transport la main que ma mère lui tendait, il y imprima les plus tendres baisers, et obéit enfin à l'ordre qu'Oléïska lui donna de se retirer, bien sûr que dans vingt-

quatre

quatre heures rien ne les séparera plus. Hélas ! cet espoir ne fut que trop réalisé.

Cependant, Archem retiré dans sa tente, se livre à tout ce que la jalousie peut faire éprouver de tourmens. C'est Madmet qu'elle aime ! se disait-il ; un vil esclave m'a prévenu dans le cœur d'Oléïska ! Ah, qu'il tremble ! de la réalité de mes craintes à sa mort, il n'y aura qu'un instant. Cependant il croit se devoir à lui-même de ne pas faire de nouvelles démarches ; il souffre de l'absence d'Oléïska, mais il attendra que la réflexion la ramène à lui ; et incapable de s'occuper d'autre soin que de celui de son amour, il fait publier qu'une fièvre violente le force à rester dans sa tente. Il charge son neveu de veiller à la sû-

reté du camp. Ma mère, trompée par ces bruits qui vinrent jusqu'à elle, crut que le ciel, ayant pitié de ses douleurs, avait permis que le prince ne pût observer ses démarches. Madmet le croit aussi, et a plus de facilité à réunir les hommes dont le courage et la discrétion lui sont connus. Il sort sous l'habit d'un Cosaque, va au port s'assurer d'une barque; et sans se permettre de se rendre sous la tente d'Oléïska, il vient attendre dans la sienne, avec cette impatience qui n'est connue que des amans, le moment qui doit les réunir. Ma mère a fait part à Phazoé de son projet; cette esclave fidèle lui en fait entrevoir tout le danger. Elle n'ose blâmer son attachement pour Madmet; elle sait qu'une femme qui aime, a mille

moyens de se justifier à elle-même le choix que l'amour lui a fait faire ; mais elle lui observe seulement que, même pour l'aga, cette entreprise est si incertaine, que c'est en quelque sorte marcher à la mort. Ma mère, ébranlée par les représentations de Phazoé, est à l'instant de la charger de dire à Madmet, qu'il ne faut plus songer à braver la colère du prince ; mais ensuite, se rappelant qu'Archem lui a déclaré qu'il prétend l'épouser, elle redoute, tant qu'elle sera dans son camp, qu'il n'emploie la violence pour la forcer à le prendre pour époux, et elle ne connaît point de plus affreux malheur. Ainsi, malgré les sages conseils de Phazoé, elle laissa Madmet disposer leur fuite. Dix heures sonnent : je dormais paisi-

blement dans le lit de ma mère; elle s'approche doucement, me prend dans ses bras, me couvre de baisers, et me jure, à ce que m'a dit Phazoé, que jamais le sentiment qui l'attache à Madmet ne me fera aucun tort; que je serai toujours l'enfant chéri, et qu'elle ne demande point au ciel d'en avoir d'autre. Cependant tout est prêt pour notre fuite. Les feux sont éteints dans le camp; le calme le plus profond y règne : on n'entend que les pas des sentinelles. Madmet suspend les siens, arrive à la tente de ma mère. Il la trouve prête à le suivre. Elle me remet dans les bras de Phazoé, qui marche immédiatement après elle, et tremblante, se laisse conduire par celui qu'elle va bientôt nommer son époux. Aucun obstacle

n'arrête notre marche. Nous parvenons à la grand'garde, que Madmet a entièrement gagnée, et qui doit non-seulement protéger notre sortie, mais encore nous suivre. Nous allions pour jamais échapper à la tyrannie d'Archem, quand tout-à-coup Madmet se sent arrêter par un bras vigoureux, et ma mère entend ces mots épouvantables : Traître, tu croyais m'enlever Oléïska ! mais tu vas mourir à ses pieds. A l'instant elle voit briller dans l'obscurité le fer d'une dague ; elle se précipite sur le sein de Madmet, et reçoit la mort qu'Archem voulait lui donner : son malheureux ami recueille son dernier soupir. Cependant les compagnons de notre infortune cherchent à se faire jour au travers des troupes dont Archem

s'était fait accompagner. Un combat terrible s'engage, la nuit en redouble l'horreur. Le prince, qui ne sait pas encore qu'il a tranché les jours de celle qu'il adore, poursuit sa vengeance contre Madmet, qui ne cherche qu'à l'entraîner avec lui dans la tombe, sans se dessaisir du précieux fardeau qu'il tient d'un bras, tandis que de l'autre il porte des coups furieux, sans que l'action se décide. Enfin il succombe aux nombreuses blessures dont il est couvert, et à l'instant où il attire dans sa chute les restes d'Oléïska, qu'il n'a point abandonnés, l'astre de la nuit qui ne s'était pas encore élevé au-dessus de l'horizon, frappe tout-à-coup de sa lumière cette scène de désolation. Archem n'a pas plus tôt aperçu Oléïska,

couverte des voiles de la mort, qu'il jette loin de lui ses armes, et se précipite sur ce corps inanimé, qu'il veut inutilement rappeler à l'existence. Mais lorsqu'il ne peut douter que la mort la lui a ravie pour toujours, sa douleur devient si violente qu'il ne peut retenir ses larmes, les premières qu'il eût versées. Mes cris, les sanglots de Phazoé déchirèrent son cœur, qui n'avait été cruel que par excès d'amour. Les siens voulaient l'éloigner de ce théâtre sanglant; mais il ne le quitta pas sans ordonner que l'on rendît à ces amans infortunés les devoirs funèbres, et que leurs cercueils ne fussent jamais séparés, jusqu'à ce qu'il pût leur faire élever un même tombeau. Puis, s'adressant à Phazoé, il me recommanda à ses soins,

en ajoutant : Mizra est à présent ma fille, et si je n'ai pu rendre sa mère heureuse, au moins tous les momens de ma vie seront consacrés à assurer la félicité de cet enfant que j'adopte. Puis me prenant dans ses bras, il me serra contre son cœur, et me rendit à Phazoé, à qui il fit signe de le suivre. Depuis ce moment, il fit toujours dresser une tente auprès de la sienne, où je passais ma vie avec ma gouvernante. C'est ainsi que s'écoulèrent mes premières années. Archem avait bien défendu de m'apprèndre que ma mère était morte de sa main, et je n'ai su ces détails que long-temps après.

M. Archem s'arrêta à cet endroit du récit de sa mère, disant qu'il craindrait, en le continuant, de pro-

longer la soirée au-delà de l'heure accoutumée. Les jeunes personnes eussent bien voulu que leur maître n'eût pas remis au lendemain ce qu'elles souhaitaient tant de savoir; mais madame de Chaumont les assura qu'il ne fallait jamais épuiser les jouissances, et qu'elles en auraient infiniment plus d'entendre la fin de ces événemens, après l'avoir attendue pendant une journée.

SIXIÈME SOIRÉE.

ALBERTINE avait vu, par le commencement du récit de M. Archem, qu'il n'avait rien dit de trop en assurant Domandi que sa maison valait au moins celle de M. de Chaumont. Voilà, se disait-elle, un grand point pour avoir le consentement de mon père; car, s'il n'eût été qu'un simple particulier, je suis bien sûre qu'il ne l'aurait pas voulu pour son gendre. Mais, comment est-il en France? comment est-il pauvre? Et pendant qu'elle s'occupait de ces pensées, Séraphine vint la joindre. Elle avait l'air un peu moins occupée des sciences, et cherchait à parler à sa mère, qui, presque tou-

jours enfermée avec Caliste, n'était pas encore sortie de son cabinet, où elle avait passé après le dîner.

SÉRAPHINE.

As-tu vu ma mère ?

ALBERTINE.

Mon Dieu non ; elle est avec Caliste.

SÉRAPHINE.

Mais que peuvent-elles donc avoir sans cesse à se dire ?

Mademoiselle ROSE, *qui était assise près de la fenêtre, et que ces demoiselles n'avaient pas vue.*

Vous ne savez pas, mademoiselle ?

SÉRAPHINE.

Non, sûrement.

ALBERTINE.

Vous n'en êtes pas plus instruite, je parie ?

Mademoiselle ROSE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, je le sais très-bien.

ALBERTINE.

Nous le saurons aussi, quand maman voudra bien nous le dire.

Mademoiselle ROSE.

Oh! vous brûlez de le savoir.

SÉRAPHINE.

Je vous assure que non.

Mademoiselle ROSE.

Eh bien, apprenez-le..... c'est que madame veut marier mademoiselle Caliste avec M. Archem.

SÉRAPHINE.

Vous croyez, mademoiselle Rose?

Mademoiselle ROSE.

Rien d'aussi vrai; j'entendais l'autre jour....

ALBERTINE.

Vous avez eu tort d'entendre, encore plus de le répéter.

SÉRAPHINE.

Et vous croyez que M. Archem?...

ALBERTINE.

Ma sœur, mademoiselle Rose ne croit rien ; elle se moque de nous, et veut voir si nous sommes curieuses.

Mademoiselle ROSE.

Non, je vous jure; et M. Archem l'adore, et n'a de confiance qu'en elle.

SÉRAPHINE.

C'est possible.

Mademoiselle ROSE.

Vous verrez que ce mariage se fera au premier jour.

SÉRAPHINE.

C'est possible.

Mademoiselle ROSE.

De plus, on dit que M. Edouard arrive très-incessamment.

ÉGLÉ, *en entrant.*

Oh! rien n'est plus vrai, car son père vient d'en recevoir une lettre.

Mademoiselle ROSE.

Il est, dit-on, fort aimable, et d'une figure superbe; mais n'allez pas l'aimer, car il faudrait rester ici, et j'y péris d'ennui.

ÉGLÉ.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de nous recommander de ne pas aimer ceux que nos parens ne voudraient pas que nous épousassions.....

Mademoiselle ROSE.

Et cependant, on disait que M. Ernest aimait bien une personne que M. le marquis ne veut pas lui donner.

ALBERTINE.

Mais, mon Dieu! mademoiselle Rose, vous savez aujourd'hui tant de choses, que je ne vous comprends pas.

Mademoiselle ROSE.

J'en sais encore bien plus; et c'est moi qui suis bien étonnée que vous ne vouliez pas les savoir; sur-tout vous, mademoiselle Albertine, que j'ai vue si curieuse.

ALBERTINE.

Je ne le suis plus.

Mademoiselle ROSE, *avec l'air très-mystérieux.*

Vous ne saurez donc pas que j'ai vu Comtois....

Madame de Chaumont entra avec Caliste, au moment où mademoiselle Rose prononça ces mots, qu'elle entendit. Un regard très-sévère apprit à l'imprudente Rose combien elle déplaisait à sa maîtresse par cette confidence. Cette fille, fort affligée d'avoir été entendue par la marquise, se leva aussitôt, et sortit.

Madame de CHAUMONT.

Vous paraissiez causer avec Rose ; vous savez, mes filles, ce que je pense de ces conversations.

ALBERTINE.

Je puis vous assurer, maman, que nous ne l'avons pas cherchée, et

que même nous lui avons imposé silence autant qu'il convient à notre âge. Mais cependant, dussiez-vous m'accuser encore de curiosité, il m'est bien difficile de ne pas vous demander l'explication de ce qu'elle nous a dit qu'elle avait vu Comtois, le valet de chambre de mon frère Ernest.

LA MARQUISE.

Elle l'a rêvé. O mon Dieu ! mes enfans, ne croyez donc jamais les rapports des domestiques ; rien n'est plus fait pour troubler les familles : ils n'entendent, ils ne voyent jamais qu'à la dérobée ; ils comprennent mal, s'expriment dans un langage différent du nôtre, qui dénature entièrement les faits.

SÉRAPHINE.

Cependant mademoiselle Rose

nous en a dit un qui me paraît n'avoir pu être changé. Et se baissant auprès de l'oreille de sa mère, elle lui raconta, de manière à n'être point entendue, ce que Rose avait dit du mariage de M. Archem et de Caliste.

Madame de CHAUMONT.

Plus absurde encore; il n'y a pas la moindre apparence : et voilà, mes chers enfans, ce que vous recueillerez toujours de semblables discours. Mais voici ces messieurs qui viennent nous joindre. Ne perdons donc pas de temps pour entendre la fin des aventures de l'infortunée Mizra. Tout fut disposé en un instant, et M. Archem lut.

Suite des aventures de Mizra et Archem.

Archem, désespéré d'avoir perdu ma mère, chercha à distraire sa douleur par les dangers, et peu après les terribles événemens que je viens de décrire, il ordonna à ses troupes de marcher sur les frontières de la Livadie, son intention étant de s'emparer d'Athènes, dont il voulait se faire reconnaître duc. Les Turcs se plaignirent avec juste raison de l'infraction du traité, et portèrent toutes leurs forces contre le prince. Il y eut une bataille sanglante où Archem fut vainqueur, mais où il perdit plus qu'une couronne. Son fils unique, âgé de douze ans, combattait à ses côtés; un parti de janissaires qui voyaient que la victoire

se décidait pour le prince, traversa la mêlée, et vint enlever cet enfant à son père, qui fit de vains efforts pour l'arracher de leurs mains. Il n'en devint que plus furieux, et força enfin les Ottomans à se retirer; mais ils emmenaient avec eux ses plus chères affections, et les lauriers de la victoire furent arrosés des larmes paternelles. Cet événement fut le premier qui fit couler les miennes. La mort de ma mère m'avait arraché des cris, mais c'étaient ceux de l'instinct, qui nous fait voir avec horreur la destruction de nos semblables, et non le sentiment réfléchi de la perte d'Oléïska. Ce ne fut que long-temps après que je sentis tous les maux que sa mort avait accumulés sur ma tête; mais la perte de Philippe Archem me toucha sen-

siblement. L'amitié qu'il me témoignait, ces soins aimables de la jeunesse pour l'enfance, il les avait pour moi. Privée de sa société, je me trouvai dans la situation la plus douloureuse; et je connus, quoique bien jeune encore, toute l'étendue des maux qui me menaçaient; et je disais : Ils ont enlevé Philippe; ma chère Phazoé, ils nous enlèveront aussi. Ma douleur me rendit encore plus intéressante pour Archem, que rien ne pouvait consoler de la perte de son fils. Il sut bientôt qu'il avait été conduit à Athènes, dans la même tour où ma mère avait été en captivité. Il résolut de marcher droit sur cette ville, et d'en faire le siége; mais ce fut inutilement. Il éprouva des échecs continuels, qui l'empêchèrent d'avancer. Sans cesse har-

celé par la cavalerie ennemie, on l'affaiblit au point qu'il ne se vit plus en état de rien entreprendre. Il se replia donc, et vint reprendre les premières positions qu'il avait avant la bataille où son fils avait été fait prisonnier. De là, il fit offrir des sommes considérables pour sa rançon ; mais ce fut inutilement. Il apprit même qu'un corps considérable marchait contre lui. Il décampa la nuit même; et, après une marche aussi longue que pénible, nous revînmes en Dalmatie, où il s'occupa de rallier des forces pour regagner ce qu'il avait perdu. Cependant je voyais passer ces douces années de l'enfance, dont les jouissances ne se retrouvent jamais, car elles sont dues à la fraîcheur de nos sensations, que nous ne perdons que

trop tôt ; et déjà je souffrais les maux de la jeunesse. Mon attachement pour Philippe semblait s'accroître par l'absence. Je ne retrouvais dans aucun de ceux qui m'environnaient, cette douceur, cette gaîté, que possédait l'ami de mes premières années. Phazoé, toujours frappée de la mort tragique de ma mère, m'en parlait sans cesse. Le prince ne me voyait pas sans que le souvenir de son horrible vengeance ne lui fît pousser de profonds soupirs. Le reste des troupes, indifférent à mon sort, ne me regardait que comme une charge iucommode pour l'armée. Ainsi, comme je l'ai dit, ma vie était si triste, que je tombai dans une sorte de langueur, qui fit craindre à Phazoé de me perdre. Elle demanda à Archem la permis-

sion de se retirer avec moi dans un couvent à Raguse (1), où elle pourrait se procurer les choses les plus nécessaires au rétablissement de ma santé. Le prince y consentit avec peine. Depuis qu'il était séparé de son fils, j'étais le seul objet qui l'attachât à la vie ; car il ne se flattait pas que Philippe lui fût rendu. Cependant, occupé de ma conservation, il se soumit à cette nouvelle privation, et me fit conduire, avec Phazoé, à Raguse. Il me donna quatre esclaves, des chevaux, et remit à Phazoé quinze cents sequins d'or, afin que je ne manquasse de rien, s'il rentrait encore en Grèce, comme c'était son projet. Elle me conduisit, comme elle en était conve-

(1) Capitale de la Dalmatie Ragusienne.

nue,

nue, dans un couvent de la ville, où on me reçut avec beaucoup de distinction. J'atteignis ma neuvième année, et la faible beauté qui me fit remarquer quelques années plus tard, commençait à se développer; d'ailleurs, la magnificence de mes équipages, le luxe qui m'environnait, tout faisait connaître mon origine; et on sait que jamais l'orgueil n'a plus d'empire que dans les cœurs qui devraient être les plus humbles. Aussi toutes les religieuses se firent un honneur infini de me posséder dans leur sainte maison. Quant à moi, qui ne connaissais qu'un camp, des marches militaires, le bruit de la mousqueterie ou celui d'une musique guerrière, je me trouvai bien étonnée au milieu de ce silence du cloître, de cette modeste retenue de

nos sœurs, qui ne rient, ne parlent que suivant leur institut, et qui, toujours plus ou moins mortifiées, n'ont de joie que dans l'avenir. Toutes leurs pensées métaphysiques ne pouvaient pas arriver jusqu'à moi ; et je ne crois pas qu'il y eût une plus mauvaise préparation à la vie claustrale, que celle que j'avais menée depuis la mort de ma mère. Mais ce qui mit le comble à mon ennui, c'est que les religieuses, excellentes catholiques, se persuadèrent que rien ne leur ferait plus d'honneur que la conversion d'une schismatique de neuf ans, et se mirent à me faire lire tout ce que les Pères de l'Eglise avaient écrit contre le patriachat, qui m'était réellement bien indifférent. Mais voyant que c'était un moyen de plaire à ces saintes

filles, j'appris tout ce qu'elles voulurent. Ma santé devint meilleure, et j'acquérais des talens, car Phazoé m'avait donné les meilleurs maîtres de la ville. J'appris l'italien, et je le parlais avec facilité. Ce n'était pas sans dessein que Phazoé m'avait amenée à Raguse. Elle avait dissimulé jusqu'à ce jour sa haine contre Archem, et son projet avait toujours été de m'éloigner du meurtrier de ma mère. Dès qu'elle se vit hors de sa puissance, elle écrivit en Pologne, pour donner à mes parens les détails de tout ce qui s'était passé depuis le jour fatal où mon père et ma mère avaient quitté Varsovie, en ne leur parlant pas toutefois du dessein où ma mère avait été d'épouser l'aga Madmet. Qu'on juge de la joie de mon aïeule en sachant

que la fille de sa chère Mizra, dont elle avait reçu la première caresse, existait ! mais avec quel désespoir elle apprit la mort douloureuse de sa chère Oléïska! Depuis long-temps n'en ayant aucunes nouvelles, elle tremblait de n'en recevoir que de funestes ; mais apprendre qu'elle avait péri d'une manière aussi cruelle, c'était en quelque sorte la perdre une seconde fois.

Depuis six ans la mère d'Oléïska était veuve, et rien ne pouvait la consoler de se trouver seule sur la terre. Aussi écrivit-elle à Phazoé qu'elle pouvait compter sur sa vive reconnaissance pour lui avoir conservé le seul objet qui pouvait lui rendre la vie supportable, et qu'elle ne perdît pas un instant pour m'amener à Varsovie, où elle m'atten-

dait avec une extrême impatience. Quand Phazoé eut reçu cette lettre, qui était accompagnée d'une traite de dix mille ducats sur une des meilleures maisons de Raguse, elle ne pensa plus qu'aux préparatifs de mon voyage. Elle fit acheter une magnifique voiture, six chevaux superbes, des gens à la livrée d'Oléïski, qui devaient être armés, pour n'avoir point à redouter les troupes de bandits, qui sont très-communs dans ces cantons.

Les religieuses me virent partir avec une grande douleur; mais elles se consolèrent, par l'idée que je ne retournais pas parmi les schismatiques. Pour moi, je n'avais été instruite d'aucune des dispositions qu'on avait faites pour moi; et Phazoé, connaissant mon extrême attache-

ment pour Archem, et sur-tout pour son fils, craignait que je n'y eusse mis quelque opposition. Lorsque je montai en voiture, je croyais me rendre au camp de celui que j'appelais mon père, et ma surprise fut grande, lorsqu'à la fin de la troisième journée je ne vis point le terme de mon voyage. Alors Phazoé me remit la lettre de mon aïeule, que j'ai toujours conservée, et que je laisse à mon fils comme un titre irrécusable de ses droits aux biens de la maison d'Oléïski. Je vis avec douleur que l'on m'enlevait pour jamais à celui qui m'avait donné tant de marques de tendresse; que je ne reverrais plus son fils; et je me mis à pleurer. Mais Phazoé me parla de ma grand'mère avec tant d'éloges, et vanta tellement l'éclat de la cour

de Pologne, que je me calmai peu à peu. D'ailleurs, je me disais : je serai riche, j'emploierai ma fortune à chercher mon cher Philippe ; et si je le trouve, je demanderai à ma grand'mère de m'unir à lui.

Nous suivîmes notre route assez heureusement jusqu'aux frontières de Pologne ; mais à peine avions-nous mis les pieds sur la terre qui m'avait vue naître, que nous tombâmes dans une embuscade de troupes russes, qui voyant la livrée des Oléiski, crurent que ma voiture était celle du prince de ce nom, l'un des chefs de ce parti qui, quelques années après, prit le nom de dissident, et dont Pierre-le-Grand voulait s'assurer. Ses troupes ordonnèrent à mes gens de les suivre. Ils nous firent quitter la route de Varsovie,

pour nous faire prendre celle de la capitale de son empire. Notre escorte ne s'aperçut que fort tard que le prince d'Oléïski, ce chef important d'un parti redouté du czar, n'était qu'une jeune fille, qui n'avait pas encore atteint son second lustre. Phazoé les supplia inutilement de nous rendre la liberté. Ils dirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans l'aveu de leur gracieux souverain; mais ils nous firent quitter le chemin de Moscou, pour nous conduire dans l'intérieur des terres. Phazoé commença à se reprocher de m'avoir enlevée à Archem. Mais ce fut bien pis, quand elle vit que ne pouvant, sans s'exposer, nous conduire à l'empereur, qui les eût châtiés de leur méprise, ils se mirent en devoir de nous voler tout ce que

nous possédions, lorsque nous fûmes près de la première ville de Russie; puis ils nous firent monter sur un mauvais chariot de poste, vendirent mes chevaux, ma voiture, s'emparèrent de mon or, de mes bijoux, et me conduisirent en cet état à P***, petite ville non loin du Caucase, où ils nous remirent au major de la place, comme la femme et la fille d'un rebelle. Nous n'entendions pas sa langue, il n'entendait pas la nôtre; il nous fut impossible d'avoir justice : tout ce que nous obtînmes, fut de pouvoir travailler pour vivre, et la ville pour prison, où on ne nous assigna rien pour notre subsistance. Mes valets, plus heureux que moi, avaient au moins la force en partage, et leurs travaux suffisaient à leurs besoins; mais

Phazoé, élevée dans l'indolence de la servitude, ne pouvait pas nous nourrir toutes deux. Cependant, trop fière pour devoir la vie à la pitié, je me sentais mourir. Phazoé, désespérée de me voir si jeune descendre au tombeau, alla trouver la femme d'un capitaine russe qui venait d'arriver à P***. Cette femme savait un peu d'italien ; ma gouvernante parvint à s'en faire entendre; et, comme elle brodait supérieurement, madame Nogorood, c'était le nom du capitaine, lui proposa de la prendre à son service; ce qu'elle accepta, moyennant que l'on ne nous séparerait pas. Madame Nogorood y consentit, et je parvins à lui plaire. De ce moment, je fus aussi heureuse qu'on peut l'être loin de sa famille et de son pays, trans-

plantée dans un climat aussi opposé à celui où j'avais passé mon enfance; et si je n'avais pas regretté mon cher Philippe, et même son père, que je ne pouvais accuser de la mort de ma mère, je ne me serais pas plaint de mon sort. Madame de Nogorood avait le caractère le plus doux, et l'esprit le plus cultivé. Elle me donna des connaissances d'histoire, de géographie; je brodais auprès d'elle; enfin, j'étais comme sa propre fille. Phazoé voyant que je lui inspirais autant d'intérêt, l'instruisit de ma naissance et de mes malheurs; mais ce fut inutilement, car ma bienfaitrice ne voulut point consentir à me voir retourner en Pologne.

Bientôt le commandant reçut l'ordre du czar de passer en Dal-

matie, pour négocier secrètement avec les Grecs rebelles. Nous fûmes du voyage. Ma joie en fut extrême, parce que je pensais que je pourrais avoir des nouvelles d'Archem et de son fils. Hélas ! celles que j'eus du père furent bien douloureuses. Ce malheureux prince ayant appris que Phazoé m'avait enlevée à sa tendresse, et ne pouvant plus supporter l'absence de son fils, résolut de nous rejoindre ou de mourir. Il entra dans la Livadie, et vint pour mettre le siége devant Athènes ; mais, dans une sortie que fit la garnison, il fut repoussé au-delà des lignes ; et ayant été atteint d'une balle dans la poitrine, il ne s'occupa, à ses derniers momens, que de moi et de son fils, auquel il laissait, par son testament, tous ses droits à la

souveraineté de la Livadie, et lui recommandait, s'il pouvait jamais me retrouver, de s'unir à moi par les liens de l'hymen, projet qu'il avait eu dès notre enfance, pour réparer autant qu'il était en lui le crime irréparable, mais involontaire, qui m'avait privée de ma mère. Il exhorta ses soldats à tout tenter pour s'emparer de la tour où Philippe était enfermé; ils le lui promirent, et il expira en prononçant mon nom et celui de son fils. Dès que ses compagnons d'armes lui eurent rendu les honneurs funèbres, ils retournèrent au combat, et parvinrent à escalader la tour, d'où ils tirèrent Philippe, qu'ils proclamèrent leur chef. Le jeune Archem, désespéré de ne devoir sa liberté qu'aux efforts qu'avaient faits ses

compagnons pour venger la mort d'un père qu'il adorait, trouvait qu'il l'avait achetée trop cher. Cependant il fallut qu'il commandât à sa profonde douleur, pour s'occuper de remplir les intentions de son père. Il voulut continuer le siége d'Athènes ; mais les Turcs, furieux qu'il se fût échappé de leurs mains, employèrent tout leur pouvoir pour le reprendre de nouveau : ils ne purent néanmoins y réussir ; mais ils forcèrent par le nombre les Grecs à se retirer, emmenant avec eux le fils de leur ancien général.

Ces événemens eurent lieu peu de temps avant mon arrivée à Raguse, car c'était dans cette ville où M. de Nogorood avait ordre de sa cour de se rendre. Je savais bien que si Phazoé apprenait que l'ami

de mon enfance habitait cette ville, ce serait une raison pour qu'elle me la fît quitter aussitôt. Je dissimulai, et attendis mon bonheur du temps. Un jour, que j'accompagnais ma bienfaitrice aux bains, je rencontrai Philippe à cheval, à la tête de ses grenadiers. Je ne sais s'il me reconnut, car il y a une extrême différence d'un enfant de neuf ans à une jeune fille de quatorze ; mais le cri qui m'échappa, le mouvement involontaire qui me fit tendre les bras vers lui, lui rappelèrent bientôt la pauvre Mizra. Il mit pied à terre, salua profondément madame Nogorood ; et nous lui racontâmes en même temps, et avec cette naïveté de la grande jeunesse, ce qui avait formé les liens qui nous unissaient. Ma bienfaitrice en fut extrêmement

touchée, et promit à ce prince de s'intéresser à son amour pour moi. Non-seulement elle m'aimait beaucoup, mais elle pensa que son mari pourrait tirer un parti avantageux de cette situation, pour les affaires de sa souveraine; et malgré tout ce que put dire Phazoé, qu'on n'écouta pas, je devins le prix d'un traité d'alliance offensive entre les Grecs et les Russes, contre les Turcs. Mon mariage fut célébré avec une grande pompe, et nous partîmes peu de mois après pour Moscou, où nous passâmes peu de tems, mon mari ayant obtenu du czar le commandement d'un corps nombreux de Moscovites, qui devaient se porter en Grèce. Nous devions aller en Pologne..............................

....

Ici, dit M. Archem, les mémoires sont interrompus; ils ne reprennent que quelques années après, et encore ne sont-ils plus que quelques fragmens sans suite. . . . .

. . . .

Il faut donc vivre encore, et je l'ai perdu! . . . . Mon fils, que vas-tu devenir? . . . .

. . . .

O ma mère! tes mânes irritées par mon hymen, s'appaiseront-elles? Nos malheurs n'ont-ils pas expié mon crime? . . . .

. . . .

Je ne vois que douleur: mon enfant est inutilement issu du plus noble sang; je ne puis attendre pour lui que les secours de la pitié, qui bientôt ne me sera plus nécessaire. Phazoé m'a quittée, elle a plus fait, elle

est retournée dans ma patrie, elle m'y a calomniée, et je n'aurais pas même un asile dans les lieux qui m'ont vue naître..................

....

....

Je me sens mourir; je vais rejoindre mon cher Philippe! Grand Dieu! veille sur mon fils...................

....

Enfin, un ministre du Dieu de toute bonté daigne me réconcilier avec lui; il fait plus, il se charge de mon fils, il l'éloigne de ce lit où la mort va bientôt terminer mes souffrances. Il se charge de lui remettre ces douloureux souvenirs. Mon fils connaîtra ceux à qui il doit le jour : puisse-t-il se faire reconnaître par mes parens! puissent-ils me pardonner de m'être unie au

fils de celui.............. Je ne puis continuer, ma main ne peut plus achever ces caractères....... Adieu, mon fils; adieu. M. Archem se tut. Quoiqu'il fût fort jeune lorsque sa mère mourut, il avait conservé un bien tendre souvenir de cette femme infortunée, et en relisant les derniers mots que sa main avait tracés, le froid de la mort qui l'avait glacée sembla se communiquer à son être : il lui eût été impossible de proférer un mot de plus; sa poitrine était oppressée. Eglé, la sensible Eglé, dont le cœur semblait être le centre où venaient correspondre toutes les fibres douloureuses de l'humaine nature, se sentit émue jusqu'aux larmes. Son maître l'en remercia en lui prenant la main, qu'elle ne songea point à retirer;

car, dans un cœur comme celui d'Eglé, tout ce qui souffre, s'il est jeune, est son frère, son père s'il a plus d'années qu'elle ; sa bienveillance est universelle, son ame est celle de la nature. Albertine regardait en ce moment Séraphine, qui semblait étonnée de ce qu'elle voyait. Comment, avait-elle l'air de dire, est-on si vivement émue pour la mort de quelqu'un qui repose depuis près de quarante ans dans le tombeau ? et encore plus, comment verse-t-on des larmes par la seule raison qu'un autre en répand ? Et cherchant la cause de cet effet par le carré des distances ou la pesanteur de l'air, ou de la lumière, et ne la trouvant pas, elle cessa de s'en occuper. Pour madame de Chaumont, le plaisir qu'elle avait

de savoir qu'Archem convenait à sa fille par la naissance, ne lui laissa pas la faculté de s'attendrir sur les malheurs de Mizra. L'amour est toujours personnel, et celui qui anime le cœur d'une mère, l'est peut-être plus encore. Madame de Chaumont voyait la possibilité d'assurer le bonheur d'une de ses filles. C'était la seule chose qui l'avait frappée dans le récit de son ami. Elle sourit à M. Domandi, comme pour lui dire : Il sera uni à celle qu'il aime, s'il peut animer son cœur. M. Domandi seul rompit le silence, en disant à Archem : J'espère, mon digne ami, car je ne vous en donne pas moins ce titre, malgré votre haute origine, que demain vous nous apprendrez quel fut l'être sen-

sible qui rendit à la société l'important service de soigner vos jeunes années. M. Archem le promit, et on se retira.

SEPTIEME SOIRÉE.

VOUS voilà, mon cher Comtois! disait madame la marquise de Chaumont au valet de chambre d'Ernest, qui très-réellement était venu à l'hospice; je puis ici vous parler sans crainte d'être entendue : mes filles sont occupées avec MM. Domandi et Archem, à examiner un herbier. Dites-moi donc ce qui a pu vous déterminer à quitter Turin?

COMTOIS.

Hélas! madame, faut-il vous le dire?

LA MARQUISE.

Certainement.

COMTOIS.

C'est que je ne suis pas parti seul.

LA MARQUISE.

Ainsi donc c'est inutilement que j'ai fait ce voyage ; je n'ai pu empêcher Ernest de se perdre. Mais, Comtois, une inquiétude des plus vives succède à la première : vous n'êtes pas parti seul de Turin ; où est donc mon fils ?

Comtois ne répondit que par ses larmes.

LA MARQUISE.

O ciel ! vous pleurez ! parlez, je vous supplie ; votre silence me tue.

COMTOIS.

Je vous supplie, madame la marquise, ne vous affligez pas. Il est bien vrai que mon jeune maître est parti de Turin, mais il se portait bien ; la seule chose qui m'afflige, c'est qu'il ne m'ait pas emmené avec lui.

lui. Tenez, voilà sa lettre. Comtois tire une lettre de son porte-feuille et la donne à la marquise.

*Lettre du comte Ernest de Chaumont, à Comtois, le 17**.*

« Ne t'affliges pas, mon bon Comtois, quand tu sauras que j'ai quitté Turin. Des raisons que je ne puis confier à personne, m'ont forcé de prendre ce parti. Je n'ai pas voulu te demander de m'accompagner; non que je n'eusse été bien sûr que tu l'accepterais avec le plus grand plaisir, mais parce que je ne voulais pas t'exposer à la colère de mon père. D'ailleurs, il eût été plus difficile d'écarter les soupçons, si tu étais disparu en même temps que moi. Adieu, mon ami, toi qui soi-

gnas mon enfance, et préservas ma jeunesse des premières folies! Sois sûr que dès que je serai établi tranquillement dans la retraite où je veux m'ensevelir, je t'appellerai près de moi. Si tu vois ma mère, dis-lui que le cœur de son fils se brise en pensant à sa douleur : mais qu'elle me pardonne! un jour elle saura les raisons de ma conduite; elle me plaindra, m'estimera, et sa pitié et son estime me tiendront lieu de tous les biens que je quitte. Tu trouveras dans le premier tiroir de mon secrétaire, à droite, cinquante louis que je te donne; c'est peu, mais nous partageons. Tout à toi. »

ERNEST DE CHAUMONT.

LA MARQUISE.

C'en est donc fait! je ne le verrai

plus. Eh! comment apprendre cette affreuse nouvelle à ses sœurs, à.... Mon dieu, est-il possible qu'Ernest ait pu me condamner à un tel chagrin!

COMTOIS.

Hélas! j'ai bien pensé que madame la marquise serait désespérée; et aussi sans parler à personne, sans voir monsieur le marquis à qui monsieur son fils avait écrit une lettre qui était jointe à la mienne, mais que je me suis bien gardé de remettre moi-même (je l'ai donnée à Imbert, valet de chambre de monsieur le marquis), j'ai pris les cinquante louis que mon jeune maître me donnait, et puis j'ai suivi le chemin du Pont de Beauvoisin. J'espérais arriver avant les lettres de Turin. Les malheureuses neiges ont pensé

m'étouffer, et ce qui me faisait le plus de chagrin, était de n'avoir pu faire lire à madame la marquise ce témoignage de l'amour de son fils.

LA MARQUISE.

Il n'y a donc plus d'espérance?

COMTOIS.

Vous voyez bien qu'il y en a encore, madame, puisque M. Ernest me dit qu'il m'écrira; vous pensez bien que je vous remettrai tout de suite sa lettre.

LA MARQUISE.

N'avoir que cinquante louis pour entreprendre un grand voyage!

COMTOIS.

Oh! c'est bien ce que j'ai pensé; j'aurais bien voulu qu'il ne m'en eût pas donné, et qu'il les eût gardés.

J'espère qu'il imagine bien que cinquante louis ne me consolent pas de sa perte ; mais nous le reverrons, madame, dès que le ciel a permis que je vous retrouve ici.

LA MARQUISE.

Je veux bien vous dire, mon cher Comtois, car votre long attachement mérite toute ma confiance, que j'ai été instruite du dessein de mon fils de s'éloigner de son père ; qu'aussitôt je suis partie pour l'en empêcher ; mais, arrêtée ici par cette cruelle saison, je n'ai pu arriver à temps : à présent je ne sais ce que je dois faire ; je redoute la colère du marquis. Vous n'avez pas su, Comtois, quel parti il avait pris ?

COMTOIS.

Je n'en sais rien, madame, ayant

eu l'honneur de vous dire que je suis parti dès que j'ai eu trouvé les lettres de M. le comte.

LA MARQUISE.

Et pour moi pas un mot, cruel enfant! Mais retirez-vous, Comtois; laissez-moi le temps de prévenir mes filles de cet affreux malheur. Hier au soir Rose leur avait dit qu'on vous avait vu à l'hospice, mais j'ai assuré qu'elle s'était trompée : j'ai dès-lors pressenti mon malheur, et ce n'est que dans cet instant que j'ai pu avoir la liberté de vous entendre confirmer mon arrêt; car, bien sûrement, je ne survivrai pas au malheur d'avoir perdu mon fils. Mais j'entends mes filles : descendez promptement.

Comtois sortit, et la famille se rassembla comme dans les autres

soirées. Cependant l'impression de douleur qui se peignait dans les traits de la marquise, frappa Caliste d'un effroi mortel; mais elle n'osa l'interroger. Eglé, qui était encore occupée du récit de M. Archem, crut qu'il en restait à sa mère, comme à elle, une impression de tristesse. Albertine, toujours gaie, ne trouvait où placer une douce saillie; car on avait l'air si occupé, si triste, qu'il fallait bien se conformer au ton de la société. On s'assied, et M. Domandi ayant fait souvenir M. Archem qu'il n'avait pas raconté la fin de ses aventures, il reprit ainsi :

Comme vous l'avez vu, madame, par le récit de ma mère, je fus recueilli par la charité d'un révérend père jésuite, homme d'un très-grand

mérite, qui avait connu mon aïeul en Pologne, où il espérait me conduire, dès qu'il aurait engagé madame Oléïska à me recevoir.... Mon grand-père et mon père n'avaient point de fonds de terre acquis. Leurs prétentions sur le duché d'Athènes étaient bien difficiles à faire valoir; ainsi ils n'avaient, à proprement parler, d'autres propriétés que leur porte-feuille et leur écrin : il est vrai que ces deux objets composaient des sommes énormes, mais, hélas! trop faciles à enlever. En vain les lieutenans du prince Archem avaient fidèlement remis à Philippe la fortune que son père lui avait laissée; il la perdit par ces revers, hélas! trop communs dans les guerres de parti, et dont ma mère ne m'a pas conservé le détail. Mais

ce qui mit le comble à mon malheur, fut la mort de mon père, qui périt à Smyrne, de la peste. Forcé d'aller dans cette ville, il ne voulut pas que ma mère l'y accompagnât, craignant ce fléau pour elle, et il lui avait laissé ignorer le danger que lui-même allait courir ; mais le desir de recouvrer par des opérations commerciales ce que les hasards de la guerre lui avaient enlevé, le conduisit dans la tombe. Ce fut le même jésuite dont les soins protégèrent mon enfance, qui reçut son dernier soupir et rapporta à Raguse, où était ma mère, les dernières volontés de mon père, les lettres et le portrait de Mizra. Loin de l'engager à réveiller un parti qui avait cessé d'existerdès que mon père n'avait pu solder ses troupes, il re-

commandait à sa compagne de renoncer entièrement pour moi à nos droits sur Athènes, et de ne s'occuper que de rentrer dans les biens de Pologne. Ma mère suivit les intentions de mon père, et chargea le père jésuite d'écrire à ma grand'-mère; mais celle-ci, toujours irritée du mariage de sa petite-fille avec le fils du meurtrier de Mizra, assura qu'elle ne la recevrait point chez elle, et qu'elle ne laisserait à son petit-fils que ce qu'elle ne pourrait lui ôter. Ma mère eut un si violent chagrin de la mort de son époux, et de se voir repoussée par sa famille, qu'elle tomba dans une maladie de langueur, où elle souffrit toutes les douleurs de la misère. En vain elle s'adressa à la cour de Russie; on ne lui répondit seulement pas : les

princes n'aiment que ceux qui peuvent leur être utiles; et à quoi pouvaient servir une femme pauvre, malade, et un enfant qui n'avait pas atteint sa septième année? Madame de Nogorood, qui avait quitté la Grèce pour retourner dans sa patrie, y était morte en arrivant, et le père jésuite était retourné à Smyrne. Cependant ma mère se sentant mourir, écrivit à ce bon religieux, qui se rendit à ses prières; et elle expira dans ses bras, lui recommandant son fils. Le père Allaire, qui était français, me ramena avec lui dans sa maison, qui était plutôt un comptoir qu'un monastère. Il était très-instruit, et se plut à me former comme un sujet qui pouvait être utile à l'ordre. Cependant il écrivit encore à madame Oléïska, et je lui dois la

justice de dire que ce ne fut pas sa faute si je ne rentrai pas dans mes biens; mais je fus repoussé comme l'avait été ma mère, et lorsque mon aïeule mourut, mon mentor, le père Allaire chargea un avocat célèbre de Varsovie de défendre mes droits contre les Oléïski. Les troubles de la Pologne devinrent alors si violens, qu'il fallut renoncer pour quelque temps à se mettre en possession de terres qui étaient, ainsi que le reste du royaume, couvertes de troupes étrangères. Je restai donc dans le collége des jésuites, où, voulant m'acquitter avec ces bons pères, je pris leur habit, et professai chez eux jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sans toutefois faire de vœux. Contens de mon application, ils m'envoyèrent à Paris, au noviciat de la rue Pot de

Fer. Là, j'étais voisin de l'hôtel de Chaumont. Le marquis venait assez souvent à la bibliothèque de notre maison, et je l'y rencontrai plusieurs fois. Mon extérieur lui plut. Ernest commençait à demander les soins d'un instituteur; M. de Chaumont me fit l'honneur de me choisir pour l'être. Je quittai avec un extrême plaisir un état où je n'étais point appelé, et que je n'avais embrassé, comme je l'ai dit, que par reconnaissance. Je me livrai de toute la puissance de mon ame aux devoirs sacrés qui m'étaient imposés. Je n'ai point à me reprocher d'avoir rien négligé pour former mes disciples à la vertu; je les aimais comme mes propres enfans : leur patrie est devenue la mienne. Je me trouvais si bien de mon obscurité, que j'avais

entièrement négligé de suivre mon procès contre mes avides parens, lorsqu'un changement arrivé dans mes sentimens me rendit le desir de rentrer dans ma fortune. Je chargeai un de mes amis de reprendre cette affaire. J'ai reçu de ses nouvelles la veille de mon départ; il m'assure qu'on me rendra justice : bientôt les soins que mes élèves demandaient finiront; déjà M. de Chaumont s'est chargé de mettre la dernière main à ce que j'avais commencé; son fils est avec lui. Il m'a laissé, il est vrai, une plus douce charge, secondé par la plus digne, la plus aimable des mères, mes belles élèves. . . . . . .

DOMANDI.

Des complimens dans la bouche

d'un sage instituteur! Permettez, M. Archem, que je ne vous laisse pas achever! Les louer, c'est vous louer vous-même; d'ailleurs, qui peut les voir sans rendre justice à ceux qui les ont dirigées dans leurs premières années?

LA MARQUISE.

Un philosophe, aussi des complimens! En vérité, messieurs, vous nous prouvez bien que vous croyez que rien n'égale la vanité des femmes, et qu'on ne peut leur parler qu'en les flattant. J'espère cependant que mes filles, car je mets Caliste du nombre, sauront entendre la vérité, et ne regarderont jamais comme leurs véritables amis ceux qui ne les jugeront pas dignes de l'écouter. Mais votre récit a été si court, ce

soir, mon cher Archem, qu'il faudrait bien que Séraphine ou Albertine nous donnât enfin une nouvelle.

SÉRAPHINE.

J'y ai bien réfléchi, je n'en ferai point, cela m'est impossible; et à moins que mon maître ne me donne un certain conte arabe que j'ai vu sur sa table, et que je me chargerai de finir.....

M. ARCHEM.

Beaucoup mieux que moi, ma chère Séraphine, soit dit sans complimens; car, n'en déplaise à nos censeurs, je n'en fais jamais.

ALBERTINE.

Pas à moi, sur-tout.

M. ARCHEM.

C'est que vous n'avez pas besoin

qu'on ajoute à la bonne opinion que vous avez, avec juste raison, de vous-même; car vous êtes charmante, mais......

ALBERTINE.

Point de mais. Je suis gaie, et non insensible; je vous aime tous de tout mon cœur, mais je ne puis point l'exprimer avec de plus grandes phrases ni par des propositions géométriques. N'importe, vous ne voulez pas de ma nouvelle; elle était toute prête. *Elle tire un rouleau de sa poche.* Vous ne l'aurez pas. *Elle l'y remet.*

LA MARQUISE.

Qui te dit que nous n'en voulons pas? au contraire, elle nous fera un grand plaisir; et d'ailleurs, tu vois que ta sœur qui s'est emparée du

bien de ton maître, a encore à en travailler la fin ; ainsi nous passerons son tour, et nous sommes prêts à t'entendre.

ALBERTINE.

Puisque vous le voulez, je commence.

L'Importun puni.

Dans cette ville dont l'origine remonte, à ce que l'on assure, au temps des colonies phéniciennes, Marseille enfin, qu'il faut que je nomme, parce que tout le monde n'a pas l'honneur de savoir que les hommes n'ont pas toujours été dans le lieu où ils se trouvent, comme les arbres dans les forêts ; il y avait, dis-je, à Marseille un nommé Jacques Mingo, que ses camarades avaient appelé *le*

rieur. Jacques Mingo, plus occupé de ses plaisirs que de.....

Un valet de M. DOMANDI.

Monsieur, on vous demande à l'hospice; venez tout de suite.

M. DOMANDI.

Je vous suis.

ÉGLÉ.

C'est peut-être quelque infortuné.. Ma mère, venez-vous?

LA MARQUISE.

M. Archem, suivez M. Domandi; s'il a besoin de nous, nous le rejoindrons.

M. Domandi et Archem sortent.

ÉGLÉ.

Quoi! faut-il toujours se voir environné d'êtres souffrans! Je suis sûre que c'est quelque malheureux

qu'on aura trouvé dans les abîmes que forment ici les profondeurs des vallées; peut-être est-il sans vie.

ALBERTINE.

Et qui te donne cette pensée? c'est peut-être un voyageur en très-bonne santé et de fort bonne humeur.

ÉGLÉ.

Cent à parier contre un, ma sœur!

CALISTE.

Mille.

LA MARQUISE.

O mes enfans! que je suis affligée de vous voir tellement frappées des maux attachés à notre condition, que vous ne voyiez plus que des images tristes, et que votre imagination ne vous peigne que des malheurs dans ce qui peut-être doit servir à

notre félicité. Qui vous dit que ce voyageur?.... Comme elle prononçait ce dernier mot, M. Archem entra. Sa pâleur, le trouble répandu sur ses traits, malgré le soin qu'il prenait pour le dérober, firent tressaillir la marquise, qui pensa aussitôt à son fils. Elle n'osa l'interroger; et après un moment du plus pénible silence, Archem s'approcha d'elle et la pria de le suivre. Elle se lève en tremblant : ses filles veulent l'accompagner, mais Archem s'y oppose; et tandis que leur mère s'éloigne, ces pauvres petites, et même Albertine, sont livrées aux plus mortelles inquiétudes, lorsque mademoiselle Rose vient encore y ajouter.

Mademoiselle ROSE.

Grande nouvelle, mesdemoiselles! M. Édouard est arrivé.

ÉGLÉ.

Ah! je respire; M. Archem est venu chercher ma mère, et je craignais que ce ne fût pour quelque malheur; au contraire, c'était pour partager la joie de notre bon hôte.

CALISTE.

Mais pourquoi avait-il l'air si abattu?

ALBERTINE.

Il est vrai que notre cher maître avait redoublé de tristesse.

Mademoiselle ROSE.

Oh! cela n'est pas étonnant; le jeune M. Domandi n'est pas venu seul; il a ramené un pauvre voyageur presque mort.

ÉGLÉ et CALISTE, *en même temps.*

Je l'avais bien dit, toujours, toujours des malheurs!

SÉRAPHINE.

Mais il n'est peut-être qu'engourdi par le froid, qui, suspendant le cours des esprits, suspend aussi la circulation, sans causer un dérangement dangereux dans les organes.

ALBERTINE.

Il se réchauffera, et sera ensuite gai comme moi. Est-il jeune, beau?

Mademoiselle ROSE.

Je n'ai pas vu sa figure; mais je crois qu'il est de l'âge de M. Ernest.

CALISTE.

De son âge!

Mademoiselle ROSE.

Eh! oui, qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Ne dirait-on pas qu'il a existé une loi qui a défendu à toutes les femmes d'accoucher

quand M. Ernest est venu au monde, afin qu'il n'y eût que lui de son âge?

CALISTE.

Je ne dis pas cela, ma chère Rose; mais ce rapprochement d'âge, savoir ce jeune homme blessé, m'a fait une impression bien vive. Ma tante serait si malheureuse, si!...... Mais on vient.

ÉGLÉ, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Est-il dangereusement blessé? y a-t-il quelque espoir? Ah! mon Dieu, je suis dans un effroi! daignez, ma mère, nous tranquilliser; nous savons tout.

LA MARQUISE, *en regardant Rose.*

Quoi, toujours des imprudences! mais enfin, mes filles, dès que vous le

le savez, il est inutile de feindre; vous me voyez au désespoir : Ernest, en revenant en France, est tombé dans un précipice, d'où Edouard l'a retiré.

CALISTE, *en s'évanouissant.*

C'est Ernest !

Les trois autres jeunes personnes s'écrient :

Mon frère !

LA MARQUISE, *s'empressant de secourir Caliste.*

Quoi ! vous ne saviez pas ? et de qui Eglé parlait-elle donc ?

ALBERTINE.

On est venu nous dire que M. Edouard Domandi venait d'arriver avec un jeune voyageur dangereusement blessé; nous n'en sa-

vions pas davantage; et ce jeune homme est mon frère!.....

LA MARQUISE.

Hélas! oui; mais, ma chère Caliste, reprends tes sens; le chirurgien a visité les blessures d'Ernest, aucune n'est mortelle : il souffrira quelque temps, mais il nous est rendu. Caliste, ma chère enfant! entends-moi, je te supplie.

Eglé, désolée de voir sa cousine dans cet état, inquiète de celui de son frère, ne savait sur quel point arrêter ses craintes; elle avait aidé sa mère à délacer Caliste, qui peu à peu reprenait ses sens. En revenant à elle, elle cacha son visage dans le sein de madame de Chaumont. Elle eût voulu, pour tout au monde, n'avoir pas laissé entrevoir

le vif intérêt qu'elle prenait au sort d'Ernest. Depuis long-temps Albertine s'en doutait, ce moment l'en assura ; mais, guérie de son indiscrétion, elle n'en fit rien paraître. Pour Eglé, elle aimait si tendrement son frère, qu'elle n'était point surprise que l'idée de son danger fît évanouir. Elle s'en voulait à elle-même de n'avoir pas senti aussi vivement ce malheur. Quant à Séraphine, lorsqu'elle se crut assurée de la vie de son frère, elle se mit à calculer les différens degrés de douleur que produisait un même événement sur différens individus, et elle se disait à elle-même : il en est des sensations plus ou moins vives, comme des sons que rendent les cordes d'un instrument, suivant qu'elles sont plus ou moins tendues.

Il y a à présumer que les nerfs de Caliste le sont plus que ceux d'Eglé, ceux de ma mère plus que ceux d'Albertine, les miens beaucoup moins que ceux de toute autre, ce dont je bénis le ciel. Notre savante raisonnait ainsi, et on ne peut en douter, car dès le soir elle fit part de ses réflexions à son maître, qui se disait : Hélas ! je ne la voulais pas exaltée ; mais, en honneur, je desirerais qu'elle fût un peu plus sensible.

Lorsque Caliste fut entièrement revenue à elle, madame de Chaumont proposa à ses filles de venir voir le pauvre malade. Toutes ne demandaient pas mieux ; Caliste seule hésitait, mais madame de Chaumont lui dit tout bas : Eh ! mon enfant, plus on a d'intérêt de ne

pas laisser pénétrer ses sentimens, moins il faut affecter une réserve que l'on n'aurait point si on ne craignait de se trahir. Rien de si simple, ma chère Caliste, que vous veniez avec moi et mes filles, voir votre plus proche parent. Caliste le desirait aussi, car elle ne pouvait s'en rapporter qu'à elle, de l'état où était l'ami de son cœur. Quoi, me direz-vous, voilà donc ce grand secret que vous ne vouliez pas nous apprendre! Caliste aime Ernest.— Il faut bien que j'en convienne; mais, comme je tiens extrêmement à conserver votre estime pour ma chère Caliste, je veux que vous sachiez avec quelle prudence elle s'est conduite, et a mérité que le ciel daignât la protéger.

Caliste, dont vous saurez aussi les

malheurs, fut amenée à sa cousine, madame de Chaumont, qu'elle n'avait pas encore douze ans. Fille d'une parente que la marquise avait aimée à l'égal d'une sœur, celle-ci ne s'occupa que de remplacer auprès de l'enfant qu'elle adoptait, la mère qu'elle avait perdue. Caliste s'attacha tendrement à elle; ses filles devinrent ses sœurs : mais rien ne fut plus sincère et plus tendre que son attachement pour Ernest, fils de madame de Chaumont. Il avait quatre ans de plus qu'elle; leurs caractères se convenaient infiniment. Ernest, fier, bouillant, avait besoin de la modération, de la modestie de Caliste, pour modifier des qualités dont l'excès pouvait lui être dangereux. Ernest avait la plus grande confiance dans les conseils

de sa cousine, qui ne lui en donnait que de très-bons ; et plus ils avançaient en âge, plus il avait besoin qu'elle le dirigeât, car il commençait à ne supporter qu'avec une extrême impatience la sévérité de son père. Elle lui faisait envisager les grandes qualités du marquis ; la soumission que sa femme même apportait à ses volontés, qui n'avaient d'autre tort que d'être annoncées avec la plus grande hauteur, mais qui toujours étaient justes. Votre père a raison, lui disait-elle, et vous n'en pouvez pas douter. Qu'importe de quelle manière il veuille être obéi, dès que ce qu'il vous commande est pour votre avantage ! Et elle obtenait de lui qu'il se soumît sans murmurer. Bien des années se passèrent sans que cette

touchante amitié pût causer aucune alarme à Caliste ; mais un jour, lorsqu'elle se promenait sur la terrasse du château de Charançai, avec son cousin, elle fut étrangement surprise de lui entendre dire : Ce château, ce parc, ces jardins magnifiques, tout cela sera à vous, ma chère Caliste. — A moi ! dit-elle. Y pensez-vous, Ernest ? — Oui, sûrement, j'y pense. Comme aîné de ma maison, c'est moi qui aurai cette terre ; et comme vous serez ma femme, nous y passerons notre vie. — Moi, votre femme ! Ernest, jamais. — Vous me détestez donc ! — Non, sûrement ; mais quand je vous aimerais à la folie, ce qui heureusement n'est pas, nous n'en serions pas plus unis. Je suis orpheline, sans aucune fortune, et vous,

l'aîné d'une maison opulente. Ainsi jamais M. le marquis de Chaumont ne consentira à vous laisser faire un aussi mauvais mariage. —Je n'en ferai point d'autre : j'en jure. —Ne jurez point, mon ami ! vous n'avez que vingt - un ans ; que d'années se passeront jusqu'à ce que vous puissiez dire : je ne changerai point de sentimens ! Les miens, mon cousin, ne varieront pas ; et n'oubliez pas ce que je vous dis, que jamais je ne vous épouserai sans le consentement de votre père , et que j'accepterai de sa main, ou de celle de ma cousine, l'époux qu'ils me proposeront ; ma reconnaissance pour eux devant m'ôter toute faculté de me conduire par mes sentimens. — Et comme s'il n'était pas assez de me dire que vous ne m'épouserez pas ,

vous dites que vous en épouserez un autre ! — Je le dis, parce que cela sera, si telle est la volonté de M. et de madame de Chaumont, qui ne peut jamais être de nous unir. Voilà, mon cousin, ce que j'ai dû vous répondre, pour que vous ne vous flattiez pas d'une vaine chimère, qui ne se réalisera jamais. Chaque mot que Caliste prononçait, déchirait le cœur d'Ernest; mais il se flatta qu'elle ne serait pas toujours inexorable. Il se trompait; Caliste ne pouvait pas changer de résolution, parce qu'elle était fondée sur des principes dont rien ne l'aurait fait départir. Cependant, craignant sa propre faiblesse, et voulant se donner un témoin irréprochable, elle se détermina à instruire madame de Chaumont de la conversation d'Ernest.

Elle savait qu'elle était la mère la plus tendre, et qu'elle ne ferait à son fils aucuns reproches; mais elle avait besoin d'un guide pour se garantir d'une séduction d'autant plus dangereuse pour elle, qu'elle aimait Ernest. La marquise n'apprit pas sans beaucoup de chagrin les projets de son fils; mais elle fut singulièrement touchée de la marque de confiance que lui donnait sa cousine, et l'assura que si cela ne dépendait que d'elle, elle l'unirait avec son cher Ernest, mais qu'il n'était que trop certain que jamais M. de Chaumont n'y consentirait.

Cependant le jeune homme cherchait avec autant de soin l'instant de se trouver seul avec sa cousine, pour lui parler de son amour, que celle-ci en mettait à l'éviter. Lassé

de cette contrainte, il lui écrivit. Caliste porta sa lettre, sans être décachetée, à celle qu'elle honorait comme sa mère. Celle-ci l'ouvrit, et vit, avec une extrême inquiétude, qu'il voulait parler à son père de son attachement pour Caliste. Elle fit répondre par Caliste, qu'elle lui demandait, au nom de l'amitié sincère qu'elle avait pour lui, de ne pas faire une démarche qui troublerait le repos de la famille, et attirerait des chagrins à sa respectable mère. Cette pensée le retint quelque temps; mais, voyant que rien ne changeait dans sa situation, il se hasarda de supplier son père de lui accorder Caliste, qui était la seule femme dont il pouvait attendre le bonheur. Son père ne lui répondit pas un mot; et huit jours

après, à cinq heures du matin, il entra dans sa chambre, en lui disant qu'il l'attendait pour monter en voiture; qu'il allait lui faire faire une promenade qui le dissiperait. Le ton de son père, qui était toujours fort sévère, le lui parut encore plus ce jour-là. Il ne crut pas devoir résister; il s'habilla à la hâte, descendit avec son père, qui ne l'avait pas quitté, et trouva une berline attelée de six chevaux de poste. Imbert et Comtois montèrent avec leur maître, deux laquais couraient, et on prit la route de Fontainebleau, où était le roi. Ernest crut que son père le menait faire sa cour; mais lorsqu'il vit qu'on ne s'arrêtait pas, il sentit la plus vive douleur. — Où allons-nous donc, mon père? — A Turin, monsieur, où je suis nommé

ambassadeur. Je n'en ai rien dit à votre mère, à vos sœurs, parce que je n'aime point les adieux. Qu'on juge du désespoir d'un jeune homme aimant pour la première fois une femme charmante, et méritant son estime autant que son amour, dont on le sépare à l'instant où il s'y attend le moins, pour le conduire à deux cents lieues d'elle! Il pensa s'élancer de la voiture, retourner à Paris près de sa mère et de sa bien aimée; mais le respect que son père lui inspirait, le retint. Arrivé à Lyon, il écrivit à Caliste; et celle-ci lut sa lettre avec la marquise, qui lui fit écrire de ne point s'éloigner du respect et de la soumission qu'il devait à son père, et que s'il quittait Turin sans l'agrément du marquis, elle l'assurait qu'elle entrerait le jour

même aux dames de Sainte-Marie, dont elle ne sortirait pas. Cette menace l'enchaîna pendant quelques mois ; mais, ne pouvant résister à l'incertitude où son père l'avait laissé en ne lui répondant pas, il lui en parla de nouveau avec plus de chaleur que la première fois. Le marquis répondit : Je croyais, monsieur, en vous amenant ici, vous faire assez connaître mes intentions : malheur à vous si vous ne vous y conformez pas de bonne grace ! quatre murailles me répondront au moins que vous ne les enfeindrez pas. Ernest voulut insister; son père l'envoya aux arrêts dans sa chambre, où il le laissa quinze jours. Une telle sévérité révoltait un caractère aussi bouillant que celui du jeune comte. Ses lettres peignaient le plus

affreux désordre. Sa mère, qui les voyait toutes, en était effrayée; elle aurait, en quelque sorte, voulu que Caliste lui laissât quelqu'espoir, dans la crainte qu'il ne se perdît. Mais c'était trop loin de la loyauté du caractère de cette estimable personne; tout ce qu'elle pouvait faire, était de lui répondre pour l'engager à supporter son sort avec courage.

Il y avait deux ans qu'il souffrait tous les maux de l'absence, qui, loin de diminuer son attachement pour Caliste, semblait l'accroître, lorsque son père lui fit dire de descendre. — Je vous signifie, monsieur, que dans deux mois nous retournons à Paris, et que je vous marie à une riche héritière, belle, spirituelle et d'une vertu sans tache. — Moi, mon père, épouser une autre que Caliste! Non,

plutôt mourir!—Quoi! cette fantaisie n'est pas passée?—Pouvez-vous, mon père, appeler fantaisie un sentiment?—Sentiment, amour, passion, fantaisie, tout cela m'est bien égal; vous n'en épouserez pas moins celle que je vous destine, ou le château de Ham, où vous passerez jusqu'à votre majorité, vous fera faire quelques réflexions. — Elles sont toutes faites, monsieur.... je ne me marierai pas.—Je vous dis, monsieur, que vous épouserez celle que je veux, ou........ C'est trop, c'est trop! s'écria douloureusement Ernest, en sortant de chez son père. Il monta dans son appartement, et écrivit à Caliste qu'il fallait absolument qu'elle consentît à l'épouser, ou que personne ne saurait ce qu'il deviendrait. Caliste l'assura, dans

sa réponse, qu'elle ne se marierait jamais secrètement. Ernest reçut la lettre de sa cousine, et n'ayant plus d'espoir, il partit en effet pour passer au service de l'Empereur, sous le nom d'Imbert, à qui il avait demandé ses papiers, sous prétexte de les faire enregistrer dans les archives de l'hôtel de France à Turin, Il n'emporta, comme nous l'avons vu, que cinquante louis, et prit à pied le chemin du Tirol; mais tout-à-coup son amour pour Caliste, et sa tendresse pour sa mère et ses sœurs, le firent rebrousser chemin et arriver dans les Alpes, qu'il voulait passer encore une fois pour revoir tout ce qu'il aimait, apprendre à sa mère le sujet de sa fuite, et obtenir d'elle qu'elle l'unît avec Caliste, qu'il emmènerait alors en Fran-

che-Comté, où ils vivraient dans la plus profonde retraite. Ce projet était impossible dans son exécution, puisque madame de Chaumont et Caliste ne pouvaient se prêter à suivre un plan diamétralement opposé à celui du marquis. Mais ce fut par une inspiration divine qu'il eut cette pensée qui lui fit revoir sa famille, qui l'aurait perdu sans retour. L'amour ne calcule ni les difficultés, ni les distances, encore moins les temps. Le faux Imbert, quelque chose qu'on lui dise de la difficulté des chemins, s'engage dans les montagnes, et s'y égare après dix-huit heures d'une marche des plus pénibles. Mourant de faim, de fatigue et de froid, il se couche sur la neige sans s'apercevoir qu'il est près d'un abîme. Bientôt le poids et

la chaleur de son corps font fondre une partie de la neige, qui se détache et va rouler avec l'infortuné jeune homme, à plus de cinquante pieds de profondeur. La seule chose qui l'empêche d'être broyé dans sa chute, est d'être, en quelque sorte, enveloppé dans la neige qui tombe avec lui. Il ne sait pas combien il s'écoula de temps jusqu'au moment où il se sentit soulever de son lit de mort, et porter par des hommes; mais il ne pouvait leur parler : c'était, en effet, Edouard Domandi qui était venu à son secours. Mais passons dans la chambre de l'hospice, où toute la famille de Chaumont vient d'entrer pour embrasser Ernest, et sachons de cet aimable jeune homme les obligations qu'il a au bon Edouard.

Il est des momens de bonheur qui payent cent ans de souffrances : tel fut celui où Ernest vit entrer Caliste, avec sa mère et ses sœurs, dans la chambre de l'hospice. La pâleur qui couvrait les traits de cette jeune et belle personne, la rendait plus touchante encore ; et les larmes qui s'échappaient de ses yeux semblaient un baume salutaire pour les blessures de l'ami de son cœur.

— Ah ! ne soyez pas si sensible, ma chère Caliste, à l'état où vous me retrouvez ! Je ne souffre plus ; que dis-je ? je n'ai jamais été si heureux, et je suis prêt à rouler encore dans l'abîme, si je suis sûr d'être aussi tendrement recueilli par tout ce qui m'intéresse. Mais est-il une félicité comparable à la mienne ! se trouver ainsi réunis ! Et sa mère et ses

sœurs le serraient contre leur cœur; et la tendre Caliste laissait sa main dans la sienne, qu'il couvrait de baisers. Après ce premier moment des plus doux transports, on s'occupa du libérateur d'Ernest; et Eglé ne fut pas la dernière à lui demander, en rougissant, comment le ciel avait guidé ses pas vers son frère.

Edouard, qui joignait à une très-belle figure cette tenue vraiment militaire qui distinguait le régiment des Gardes-Suisses, avait quelque chose de si fier et de si doux, qu'on ne pouvait le voir sans un grand intérêt; et cet intérêt augmentait encore lorsqu'il parlait.

ÉDOUARD.

Vous voulez, mesdames (*et ses regards semblaient s'adresser*

uniquement à Eglé), que je vous raconte quelles sont les circonstances heureuses qui m'ont amené près de l'objet de vos affections : je vous demande pardon si je suis forcé, pour vous les faire connaître, de parler de moi; mais il me serait impossible autrement, de vous faire suivre cette chaîne d'événemens que le ciel semble laisser à notre libre arbitre, et qui cependant marchent tous vers le but que sa sagesse éternelle a marqué dès l'instant où l'homme sortit de sa pensée. On s'assit près du lit du malade, et tous écoutèrent l'enfant des montagnes avec un sensible intérêt; mais personne ne sentit autant le charme de la manière dont il s'exprimait, que la sensible Eglé.

Histoire d'Edouard.

Mon père vous a sûrement instruites, mesdames, des événemens de sa jeunesse, et des raisons qui l'ont fixé dans cette solitude. Sa philosophie lui avait fait goûter tout le charme de l'indépendance : cependant il ne crut point devoir me livrer au même genre de vie avant d'avoir vu les hommes ; car on ne les voit qu'en vivant avec eux, et celui qui ne serait jamais sorti de cet hospice, croirait qu'ils sont tous bons et reconnaissans, parce qu'ils sont forcés de le paraître pour y rester. Cette erreur n'aurait rien de dangereux pour qui ne sortirait pas de cette enceinte; mais je pouvais ne pas y demeurer toujours, et je rends graces à mon père de m'a-

voir

voir donné la leçon importante de l'expérience. Je revins ici connaissant mieux tout le prix de la solitude, et pouvant la quitter sans danger. Je me suis cependant trouvé dans les jours les plus brillans de la vie. J'ai suivi les drapeaux de Louis au champ de la victoire. J'ai vu, dans ceux de Fontenoi, comme l'a dit Voltaire, un peuple de héros; j'ai vu plus encore, un roi pleurer en voyant ce que les succès coûtent à l'humanité. Des circonstances heureuses m'ont mérité un regard de bonté de ce monarque; il daigna, sur le champ de bataille, me nommer aide-major de sa garde suisse, et me donner la croix de Saint-Louis. Je l'avoue, enivré de la gloire qui environne notre armée, je crus un instant qu'il n'y avait rien qui pût

ajouter à mon bonheur; et cependant que de biens m'attendaient encore! Lorsque nous prîmes nos quartiers d'hiver, je demandai un congé que j'obtins, et prenant aussitôt la route de la Franche-Comté, je suis venu par un chemin peu connu des étrangers, qui conduit ici sans être incommodé des neiges. J'étais fort près de la maison de mon père, lorsque *Hertzig* (1), ce chien de la race de ceux qui sont au mont Saint-Bernard, et que j'ai élevé, vint au-devant de moi, m'ayant senti de plus d'un mille. La joie de ce bon animal me présageant celle que mon père aurait à me revoir, me toucha sensiblement. Je le caressais, quand tout-à-coup j'entendis un bruit sourd

(1) Le courageux.

provenant de quelque chose qui tombait dans le ravin au-dessus duquel j'étais. J'avais à peine réfléchi à ce que ce pouvait être, que mon chien m'avait quitté comme un trait et s'était élancé dans l'intérieur de deux rochers, dont un paraissait nouvellement découvert de la neige qui couvre toute la contrée. Je m'approche, et vois Hertzig qui avait saisi la basque de l'habit d'un jeune homme qui paraissait sans connaissance. Mon chien se cramponnait sur les glaces que le torrent amoncèle sur ses bords, et empêchait l'infortuné d'y être englouti. J'encourage Hertzig de la voix et du geste, tandis que mon valet court à l'hospice. On apporte des cordages, des crampons; je descends suivi de deux hommes vigoureux, et nous parve-

nons jusqu'à celui que nous voulons arracher au danger. Hélas! au premier abord, je crus que c'était inutilement : le froid et la fatigue, joints à la secousse qu'il avait éprouvée, lui avaient ôté tout sentiment : nous le remontâmes dans le chemin, croyant n'avoir à lui rendre que les tristes et derniers devoirs. Cependant je fais hâter le pas à ceux qui le rapportaient chez mon père. Vous vous rappelez que je le fis avertir ; M. Archem le suivait. Je fus d'abord étonné que mon père admît un étranger dans l'hospice ; mais ma surprise fut bien plus grande, quand j'entendis Monsieur (en montrant Archem) s'écrier : Dieu! serait-il possible? Ernest, et dans quel état, grand Dieu! Et se précipitant sur ce corps, que nous croyions tous

privé de la vie, il le réchauffe, et nous assure qu'il est certain qu'il existe encore. On lui prodigua tous les soins que mon père donne aux êtres souffrans, mais dont l'intérêt redoubla pour lui, sachant qu'il était fils et frère de ses aimables hôtes. Pour moi, ma joie fut extrême quand je lui vis ouvrir les yeux et reconnaître son cher instituteur, à qui il prodigua les noms les plus tendres. Ce fut alors, madame, que M. Archem alla vous chercher. Depuis cet instant jusqu'à celui-ci, toutes les sensations que j'ai éprouvées ne se peuvent imaginer ; et j'ai plus vécu depuis trois heures, que dans tout le reste de ma vie.

ERNEST.

Et moi je n'eusse pas voulu,

quelque danger que j'aie couru, n'être pas tombé dans le ravin; Hertzig ne m'eût pas rencontré, et je ne me trouverais pas ici avec tout ce que j'aime; je n'eusse pas acquis de nouveaux amis, qui m'aimeront d'autant plus que je leur suis plus obligé: et puis (regardant Caliste avec la plus vive tendresse), j'ai vu couler des pleurs qui m'ont fait un bien, un bien que je ne puis exprimer.

LA MARQUISE.

Mais le docteur t'a défendu de parler; contente-toi, mon cher fils, de nous regarder.

ÉDOUARD.

Ce bonheur est encore assez grand. Tant de graces, de beauté, réunies dans une même famille! A votre place, madame, mon orgueil serait extrême.

LA MARQUISE.

Je connais un père qui n'est pas moins heureux que moi. A vingt-sept ans, avoir acquis déjà les honneurs des vieux militaires !

MATHIAS DOMANDI.

Mon fils a pensé que mes cheveux blanchissaient ; il s'est hâté de vivre pour la gloire, afin de me faire jouir de ses succès.

ÉDOUARD.

Ils eussent été sans prix pour moi, si mon père n'eût pas daigné y applaudir. Je sens cependant aujourd'hui, qu'il n'est pas le seul dont je briguerais les applaudissemens ; et cette distinction, qui peut flatter quand la fortune vous la fait obtenir avant l'âge, aurait eu bien plus de prix pour moi, si le ruban eût été

attaché... *S'arrêtant, et regardant Églé, qui rougit.* Puis il se reprit. Attaché..... par l'une de vous, mesdames (1).

MATHIAS DOMANDI.

Tout ce que vous dites là est charmant, et figurerait à merveille dans Amadis de Gaule ; mais notre malade a besoin de repos, il faut se retirer.

ERNEST, *prenant la main de Caliste.*

Quoi! déjà?

MATHIAS DOMANDI.

Oui, monsieur.

---

(1) Lorsque l'on recevait un chevalier de Saint-Louis, c'était toujours une dame que le récipiendiaire honorait, qui attachait la croix à la boutonnière.

LA MARQUISE.

Mes enfans, allez vous coucher; moi je reste auprès de votre frère.

MATHIAS DOMANDI.

On va vous dresser un lit auprès du malade.

ÉGLÉ.

Ma mère, permettez que je partage vos soins pour cette nuit.

LA MARQUISE.

Demain nous verrons; ce soir, je desire être seule avec Ernest.

MATHIAS DOMANDI.

Demain M. Ernest sera transporté dans votre appartement : ce soir il serait trop faible. Les sœurs, la belle cousine, embrassèrent le malade du plus tendre de leur cœur, et lui souhaitèrent une bonne

nuit. Comtois, qui était au comble du bonheur d'avoir retrouvé son cher maître, passa aussi la nuit dans son appartement; ce qui n'empêcha pas la mère et le fils d'épancher leurs cœurs dans le sein l'un de l'autre. Demain nous saurons ce qu'ils se dirent; ce soir il est temps de nous reposer.

HUITIÈME SOIRÉE.

On pense bien que l'on ne dormit guère de toute la nuit. Madame de Chaumont n'osait s'assoupir, dans la crainte que son cher fils n'eût besoin de ses soins. Celui que réclamait le plus sa tendresse, était de l'entendre approuver son amour pour Caliste. Mais, que pouvait lui répondre cette bonne mère ? Ira-t-elle enflammer son sang par la contrariété, quand le chirurgien a déclaré que la fièvre est très-dangereuse ? D'un autre côté, comment lui dire que l'on approuve un choix auquel le père d'Ernest a déclaré ne vouloir pas donner son assentiment ? Cependant elle l'écoute, et

c'est beaucoup pour un amant. Elle parle de Caliste avec le plus grand éloge ; et n'est-ce donc rien pour celui qu'amour tient sous son empire, d'entendre parler avec intérêt de l'objet de son culte ? Aussi Ernest ne dormit pas ; mais la nuit fut bien douce pour lui, et il était loin, la veille, d'en espérer une semblable. Églé et Caliste ne fermèrent pas l'œil : que pensaient-elles ? je vous le laisse à deviner. Les deux sœurs cadettes furent les seules qui jouirent du repos, doux apanage de l'indifférence ; et on pouvait dire que Séraphine en avait une parfaite. Tout ce que pouvait lui dire Archem, pour animer ce cœur dont il avait, dans les premières années où il se développa, su comprimer les sentimens par l'ardeur de la recher-

che des vérités scientifiques, était inutile pour l'émouvoir; elle cherchait sa société, mais ce n'était pas pour lui, et il ne le voyait que trop: il n'était pour elle qu'un livre vivant. Il lui vantait les charmes d'une douce union : elle lui parlait du passage de Vénus au disque du soleil. Souvent il quittait la leçon avec humeur; elle croyait qu'il était malade, et lui conseillait de consulter ce qu'Hippocrate aurait dit de son état. Alors il soupirait. — Vous avez de l'oppression! Elle lui prenait le bras pour s'assurer s'il n'avait pas la fièvre. Elle trouvait son pouls agité, et elle allait dire à sa mère: M. Archem est bien malade. La marquise répondait, cela se passera; et Séraphine n'y pensait plus. Pour Albertine, c'était la douce

gaîté de l'innocence; son caractère était celui d'un joli enfant : elle dormait profondément. A son réveil, Albertine se remit à finir son conte, espérant bien pouvoir le lire le soir auprès du lit de son frère. Mais la seconde nuit avait apporté un douloureux changement dans l'état d'Ernest. La fièvre s'était déclarée, et le plus violent délire le mettait dans le plus grand danger. Alors tout fut oublié pour ne s'occuper que du cher malade. Églé, la sensible Églé, passait les nuits près de son lit, et partageait, avec Édouard, les soins de sa mère. Séraphine ne lisait pas une page. On n'entendait plus la jolie voix d'Albertine, chanter de joyeux refrains. Pour Caliste, la mort semblait planer sur sa tête, et ç'eût été en vain qu'elle eût espéré

dérober aux yeux les moins clair-voyans le secret de son ame. Mais, hélas ! le pauvre Ernest ne pouvait en être instruit. Sa raison entièrement troublée, le reportait à la cour de Turin. Il croyait voir sans cesse une jeune Sarde à qui son père voulait, disait-il, l'unir. Il croyait que c'était elle qui s'approchait de son lit, lorsque c'était sa cousine qui cherchait à le soulager dans ses souffrances ; et alors il lui disait les choses les plus dures. Puis s'adressant à M. Archem, qu'il prenait pour Caliste, il lui peignait avec chaleur ses sentimens, jurait qu'il mourrait plutôt que d'être uni à une autre. Si on avait pu rire dans une si dangereuse situation, on n'aurait pu s'en empêcher en l'entendant vanter le teint frais, les lèvres

vermeilles du philosophe. Mais, pour M. Domandi, la méprise était moins extraordinaire, au moins au physique ; son imagination égarée en faisait son père, et il lui adressait les plus ardentes prières pour qu'il lui donnât Caliste. Que je la tienne de votre amour, lui disait-il, et ne me forcez pas à employer la force pour m'en rendre maître ! Elle sera à moi ; j'en jure par les mânes de mon aïeul : qu'on y consente ou non, je serai son époux. Qu'avons-nous besoin de l'aveu de ceux qui nous ont donné la vie ? S'ils veulent qu'elle soit malheureuse, leurs dons sont empoisonnés, et nous ne leur devons plus de reconnaissance. Rien ne prouvait autant le délire d'Ernest, que ces principes si éloignés de ceux que sa mère lui avait donnés ; et

comme le chirurgien assura qu'il ne pouvait être l'effet des blessures, peu dangereuses par elles-mêmes, il parut certain que cette maladie avait précédé le départ du jeune homme, et qu'elle en avait été la cause. Mais, que de tourmens madame de Chaumont allait éprouver, par l'état cruel où Ernest se trouva pendant plus de soixante jours! Tout ce temps, le médecin ne répondit point de sa vie. Cependant les alarmes du marquis n'étaient pas moins vives que celles de sa femme, quoiqu'elles eussent une cause différente. La sévérité qu'il montrait à ses enfans, ne l'empêchait pas de les aimer tendrement. Aussi le départ d'Ernest fut pour lui un coup de foudre. Il fit faire les plus grandes recherches pour savoir

quelle route il avait pu prendre ; mais elles furent inutiles ; ce qui lui causa un chagrin extrême, et d'autant plus vif, qu'il ne voulait point le faire partager à madame de Chaumont. Bientôt les inquiétudes que son fils lui causait, furent augmentées par le silence de la marquise. Il écrivit à ses gens d'affaires, pour savoir si elle n'était point malade. On lui répondit qu'elle était partie pour Turin. Ne l'ayant pas vue arriver, il ne savait qu'imaginer, lorsqu'il reçut enfin une lettre de la marquise, qui lui apprenait son séjour dans les Alpes, et lui témoignait le plus vif desir qu'il vînt à sa rencontre. Elle ne lui parlait pas d'Ernest, et ne paraissait point instruite de son départ de Turin. Cette tendre mère voulait se mé-

nager les moyens de réconcilier le père et le fils, sans cependant espérer que le marquis consentirait au mariage des jeunes gens. Elle connaissait le caractère inflexible de son époux, et les raisons qu'il avait de regarder l'obéissance des enfans comme un devoir sacré, et dont on ne pouvait se départir sans encourir les vengeances du ciel. Qu'on se figure donc l'inquiétude de madame de Chaumont! En vain elle voyait la santé de son fils se rétablir: n'avait-elle pas tout à redouter de le voir retomber dans le fâcheux état dont il sortait, si son père ne voulait point céder à ses desirs? Mais ce n'était point la seule peine qu'elle éprouvât. L'arrivée d'Édouard Domandi avait troublé l'ame sensible d'Églé. L'enthou-

siasme de la vertu l'avait attachée au vieillard ; les qualités intéressantes, et, il faut le dire, la belle figure d'Édouard, avaient donné à mademoiselle de Chaumont l'idée de se fixer dans les montagnes. Sa mère avait lu dans son cœur ; mais comment aurait-elle pu la flatter que son père consentît à cet établissement, si éloigné des mœurs de la cour de France ! Elle ne voulut donc point recevoir la confidence que sa fille aurait desiré lui faire ; elle voulait attendre, pour savoir s'il y avait quelque apparence de réaliser ce projet romanesque ; et elle imagina que la seule manière serait de rendre M. de Chaumont témoin des vertus de leur respectable hôte. Si les pères se conviennent, se disait-elle, je suis bien sûre qu'ils uniront

leurs enfans. Mais, je le répète, il y avait une si grande différence d'un philosophe retiré dans une modeste habitation des Alpes, avec un ambassadeur de France, qu'elle ne regardait point ce mariage comme possible.

Cependant Ernest reprenait ses forces, et sa parfaite convalescence avait rendu chaque personne de la famille à ses occupations accoutumées. Les beaux jours commençaient à changer la scène de la nature et engageaient nos amis à faire quelques promenades aux environs de la chaumière; mais on se réunissait toujours le soir dans la chambre d'Ernest, où l'on cherchait à le distraire. On lui avait lu différentes nouvelles qui avaient occupé les loisirs des voyageuses avant son ar-

rivée à l'hospice. Il sut qu'Albertine en avait commencé une qui avait été interrompue au moment où Edouard l'apporta mourant chez M. Domandi. Il pria sa jolie petite sœur de la continuer ; ce qu'elle fit avec grand plaisir, en ces termes :

Suite de l'Importun puni.

Je vous ai dit, mes bons amis, que la scène de mon conte se passe à Marseille, et que Mingo dit *le rieur*, en est le principal personnage. Ce Mingo était un de ces hommes qui n'ont d'autres parens que ceux qui leur témoignent quelque amitié, d'autre patrie que le pays où ils trouvent à faire bonne chère et bon gîte, sans qu'il leur en coûte rien. Vous me dispenserez donc de vous

dire de qui mon héros était fils, et le lieu qui l'avait vu naître. Ce que je sais, c'est qu'il avait parcouru les quatre parties du monde; qu'il parlait presque toutes les langues avec une extrême facilité; qu'il était poète, musicien, peintre; qu'il dansait à ravir; qu'il jouait tous les jeux de commerce avec beaucoup de supériorité; qu'il ne réussissait pas moins bien à tous les autres exercices du corps. Il avait une figure avantageuse, point de fortune, et une excessive paresse. Mais il était si gai, si bon enfant, qu'on se plaisait à l'avoir dans toutes les sociétés; et ses voyages n'avaient eu d'autre but que de faire plaisir à quelques capitaines de vaisseaux, qui étaient bien aises de l'avoir avec eux. C'est par cette raison qu'il était presque

toujours à Marseille, où il s'embarquait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Cependant la guerre qui durait depuis quelque temps, l'avait empêché de faire des courses utiles. Beaucoup de ses amis étaient absens. Le jeu l'avait maltraité. Son hôte ne voulait pas se contenter de ses bons mots pour paiement. Il ne trouvait presque personne qui lui payât à dîner ; enfin mon pauvre Mingo était ce qu'on appelle aux expédiens. Pour comble de malheur, il était devenu éperdument amoureux d'une jolie Provençale qui était venue à Marseille recueillir la succession d'un oncle, et s'en retournait à Arles, où elle avait une maison bien montée. Elle comptait faire valoir dans son commerce les fonds de la succession de son oncle, qui

pouvaient

pouvaient monter à environ dix mille livres ; et lorsque Mingo la pressa de répondre à son amour, elle lui déclara qu'elle ne se marierait qu'autant qu'elle trouverait un homme qui aurait, en argent comptant, pareille somme. Cette disposition de sa belle lui ôtait toute espérance, lui qui n'avait pas dix écus comptant. Alors le chagrin s'empara de son ame. Ce n'était plus Mingo le rieur, on aurait pu le surnommer le triste ; ce qui nuisait encore à ses intérêts. L'homme qui n'a d'autre mérite que de faire rire, n'est plus rien, du moment qu'il pleure. Aussi la vie lui devint insupportable, et il se détermina à s'en débarrasser comme d'un pesant fardeau. Dans ce triste dessein, il se rendit sur le port, avec le des-

sein de se précipiter dans la mer. Pauvre Mingo, disait-il, tu vas donc être mangé des requins ! c'est dommage, car enfin tu n'es pas encore à moitié de ta carrière. Si ton insensible avait voulu, pourtant, elle t'aurait évité ce petit désagrément ! mais il faut dix mille francs pour lui plaire, et je ne les aurai jamais ; et puis mes créanciers me demandent de l'argent, et je n'en ai point à leur donner. Voilà deux jours que je n'ai mangé, il faut mourir. Et comme il allait s'élancer dans la mer, il aperçoit un homme qui se promenait sur la plage. Il s'arrête, espérant qu'il ne restera pas toujours là. Il se promène, l'autre le suit. Il s'arrête, l'importun reste en sa place. Plus de trois quarts d'heure se passent ainsi, pen-

dant lesquels Mingo avait toujours envie de quitter la vie, mais ne pouvait accomplir son dessein, tant qu'il avait ce témoin incommode. Enfin cet homme lui adresse la parole, et lui demande ce qu'il fait sur le port. J'attends, dit Mingo, un capitaine de navire qui devait m'acheter ces canons que vous voyez là car j'ai oublié de vous dire que la lune éclairait, cette nuit, de la manière la plus brillante, et qu'on voyait comme en plein jour.— Ces canons sont beaux, dit l'autre; combien voulez-vous les vendre ? — Dix mille francs. — C'est fort cher. — Je ne les céderai pas à moins. L'importun était un capitaine de navire qui devait appareiller peu de jours après. Les canons lui convenaient; il avait dix mille francs

en or dans sa ceinture : il proposa à l'ami Mingo d'entrer dans un cabaret voisin du port, conclut le marché, paya les canons ; et ils burent ensemble de très-bon vin. Mingo lui tint mille propos joyeux, et ils se séparèrent très-contens l'un de l'autre. Mingo court aussitôt chez sa belle, et lui montre la bourse contenant les dix mille francs. La Provençale n'a plus d'objections à lui faire, et elle consent à l'épouser. Le contrat est signé dès le même soir, et deux jours après le mariage se fait. Mingo part alors pour Arles, où il établit en arrivant une maison de commerce, que sa gaîté et son humeur affable rendirent une des plus florissantes de la ville. Cependant notre capitaine de navire, qui avait acheté les canons, vient

pour les faire monter sur son vaisseau. A peine le voit-on donner l'ordre à ses ouvriers d'en transporter un, qu'on lui demande de quel droit il prétend enlever ces canons. Du meilleur de tous, répondit-il, les ayant achetés mardi dernier, et payés en présence du cabaretier Martin, chez qui le marché a été conclu. — Vous vous moquez de moi, reprit l'officier de port; ces canons appartiennent à la maison Fache, des plus riches armateurs des deux mers, qui sûrement ne vendent point leurs canons, et sur-tout n'iraient pas conclure le marché dans un cabaret. Le capitaine de navire, bien sûr d'avoir payé, se met dans une colère épouvantable, veut battre l'officier de port, qui le fait ar-

rêter. On vérifie le fait. Il est bien prouvé que le marin a réellement acheté et payé les canons; mais lorsque Martin est interpellé pour savoir qui a vendu, et que ce dernier a nommé Mingo, tout le monde rit aux éclats; car il n'y avait pas un enfant à Marseille, qui ne sût que Mingo ne possédait rien sur la terre. Le marin, à qui on rendit aussitôt la liberté, vit bien qu'il était dupe; mais, au moins, il espérait se payer, par ses mains, sur les épaules de Mingo, car la justice lui eût paru trop lente. Il le chercha inutilement, personne ne put dire ce qu'il était devenu. L'instant de partir arrivait, et il fallut bien qu'il quittât Marseille sans s'être vengé. Il fit voile pour les grandes

Indes, d'où il ne revint que trois ans après.

Cependant les affaires de Mingo allaient toujours croissant, et bientôt il se vit à la tête de fonds considérables, et père de deux jolis enfans. L'ami Mingo avait un fonds de probité; il se ressouvenait que ces canons, qu'il avait si bien vendus, ne lui appartenaient pas, et il voulut enfin savoir comment cette affaire s'était terminée. Il vint à Marseille, le jour même que notre marin arrivait de Madras. La figure de Mingo était reconnaissable; le capitaine ne le vit pas plus tôt, qu'il s'écria : C'est mon vendeur de canons! —C'est Mingo! c'est Mingo! crièrent tous les petits garçons.—Oui, mes amis, dit Mingo, qui avait aussi reconnu le

capitaine; c'est moi qui viens tout exprès à Marseille pour rendre à ce brave homme dix mille francs qu'il m'a prêtés avant son départ pour l'Inde. —Quoi ! serait-il possible ? dit le marin.—Rien d'aussi vrai. Les voici dans la même monnaie qu'il me les a comptés chez le cabaretier Martin, où je vais les lui rendre. Et il l'engagea en effet à venir déjeuner et recevoir sa somme. Elle venait très-à propos ; le pauvre capitaine avait été pillé par les Algériens, qui lui avaient tout enlevé. Mingo l'engagea à venir à Arles, où il l'associa à son commerce, et le maria à la sœur de sa femme, à qui il raconta l'heureux hasard qui lui avait donné le moyen de l'épouser. Ils vécurent tous dans la plus parfaite intelligen-

ce, et la gaîté de Mingo ne l'abandonna qu'avec la vie.

LA MARQUISE.

Ton conte est fort joli, mais il n'est pas infiniment moral.

ERNEST.

Il est charmant; ce pauvre Mingo a beaucoup mieux fait de vendre les canons, que de se noyer.

ARCHEM.

L'un et l'autre était un crime; mais il a prouvé que le premier était réparable.

ALBERTINE.

Et très-bien réparé, je l'espère; car mon capitaine de navire eût été beaucoup moins heureux s'il n'avait

pas acheté les canons. Ainsi je prouve.......

LA MARQUISE.

Je te dispense de la preuve : ce qui est mal en soi, est toujours mal, quelque résultat qu'il puisse avoir ; et je parie que notre hôte, qui ne dit rien, est de mon avis.

ALBERTINE.

Edouard n'en sera peut-être pas, car il a ri de bon cœur.

ÉDOUARD.

Je n'ose pas dire qu'il m'a fait le plus grand plaisir.

LA MARQUISE.

Ceci n'est pas de la franchise

helvétique ; monsieur Edouard, vous vous êtes trop francisé. Mais ne poussons pas plus loin la discussion, qui peut-être troublerait notre sommeil.

Fin du second volume.



